

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LES RAPPORTS DE JÉSUS AVEC SA FAMILLE

DURANT SON MINISTÈRE PUBLIC

d'après les Synoptiques et le 4^e Évangile

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le 25 juillet 1898, à 4 heures

PAR

René MALUSKI

Αἶθρον δὲ ἀπεδοκίμασαν οἱ οἰκοδομοῦντες,
οὗτος ἐγενήθη εἰς κεφαλὴν γωνίας.

Marc 12 ; 10.

PARIS

LIBRAIRIE NONY & C^{ie}

17, RUE DES ÉCOLES, 17

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LES RAPPORTS DE JÉSUS

AVEC SA FAMILLE

DURANT SON MINISTÈRE PUBLIC

d'après les Synoptiques et le 4^e Évangile

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

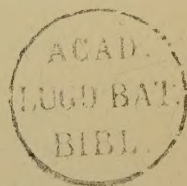
et soutenue publiquement le 25 juillet 1898, à 4 heures

PAR

René MALUSKI

Λίθον ὃν ἀπεδοκίμασαν οἱ οἰκοδομοῦντες,
οὗτος ἐγενήθη εἰς κεφαλὴν γωνίας.

Marc 12 ; 10.



PARIS

LIBRAIRIE NONY & C^{ie}

17, RUE DES ÉCOLES, 17

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

EXAMINATEURS DE LA SOUTÈNANCE

M. E. STAPPER, *Président de la soutenance.*

MM. E. STAPPER

AD. LODS

A. SABATIER

} *Examineurs.*

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

N° 252

AVANT-PROPOS

Le présent travail a pour but de préciser, dans la mesure où le permettront les textes recueillis dans les quatre évangiles canoniques, les rapports directs de Jésus avec sa famille, durant son ministère public.

Le cadre de cette étude qui, au premier abord, peut paraître assez restreint — on verra qu'il ne l'est pas, en réalité — est susceptible, au contraire, de s'élargir beaucoup par les conclusions auxquelles nous serons conduit.

Celles-ci nous obligeront en effet à comparer les résultats de notre travail avec les données de *l'évangile de l'enfance*.

Or, ces divers éléments, une fois mis en présence, nous paraîtront d'abord contradictoires : notre tâche sera de tenter une conciliation, si elle est possible, ou, dans le cas contraire, de déterminer exactement quelle doit être notre position à l'égard de l'un et de l'autre des groupes d'éléments opposés.

Nous avons emprunté le texte de nos citations à l'édition critique du *Novum Testamentum Graece*, de E. NESTLE, récemment parue à Stuttgart et qui tient compte de tous les travaux antérieurs à 1898, sur la critique du texte. [*Novum Testamentum Graece, cum apparatus critico ex editionibus et libris manuscriptis collecto*. Stuttgart, privilegierte Württembergische Bibelanstalt, 1898].

Nous avons donné toutes les variantes qui pouvaient présenter quelque intérêt pour la question qui nous occupe et indiqué soigneusement celles d'entre elles qui, après examen, nous ont paru préférables à la leçon du texte.

Pour les variantes, nous avons consulté l'annotation critique du *Novum Testamentum Graece* d'O. de GEBHARDT (*editio stereotypa quinta* — *Lipsiae*, 1891) et le *supplementum* du même ouvrage par E. NESTLE (*Lipsiae*, 1896).

Nous avons traduit nous-même les textes que nous avons cités.

DÉSIGNATION CONVENTIONNELLE

DES MANUSCRITS DES ÉVANGILES EN LETTRES ONCIALES

ET

DES ANCIENNES VERSIONS CITÉS DANS CETTE ÉTUDE.

Le tableau ci-dessous est fait d'après celui que *M. Stapfer* a publié dans sa traduction française du *Nouveau Testament*. — Paris, *Fischbacher*. Un vol. gr. in-8°, 1889, page 20 et ss.

I. — MANUSCRITS DES ÉVANGILES EN LETTRES ONCIALES

DÉSIGNATION	NOMS et DATES	TEXTE	CONTENU	DÉPOT	PUBLIÉ PAR
N	Codex Sinaiticus iv ^e siècle	Alexandrin	Tout	Saint- Pétersbourg	Tischendorf (1862)
A	Codex Alexandrinus v ^e siècle	Alexandrin	Les trois-quarts manquent. Matth., 1 à 25 et Jean, 6 ; 30 à 8 ; 32	Londres	Woide (1786) Cowper (1860) Thompson (1879)
B	Codex Vaticanus iv ^e siècle	Alexandrin	Matth. à Hébr., 9 ; 14	Rome	Maï et Vercel- lone (1837) 2 ^e édit. 1868 Cozza (1889)
C	Codex d'Ephrem v ^e siècle	Alexandrin	Fragments (37 chapitres manquent) Palimpseste	Paris	Tischendorf (1843)
D	Codex Bezaë ou Cantabri- giensis vi ^e siècle	Gréco-latin (origine occidentale)	Tout	Cambridge	Kipling (1793) Scrivener (1864)

L	Codex Regius viii ^e siècle	Alexandrin	Tout sauf 65 v. (Fin spéciale pour Marc)	Paris	Tischendorf (1846)
N	Codex Purpureus Fin du vi ^e siècle	Alexandrin	Plus de la moitié du N. T.	Constanti- nople, Patmos, Londres, Vienne, Rome.	Tischendorf (1846 et 1869) Duchesne (1877). En partie re- trouvé en 1894
Z	Codex Dublinensis vi ^e siècle	Alexandrin	290 v. de Matthieu en 22 fragments Palimpseste	Dublin	Barrett (1804) Abboit (1880)
Σ	Codex Græcus purpureus Rossanensis	Ressemble à N	Matthieu et Marc (le reste est perdu)	Rossano (Calabre)	Découvert par Gebhardt et Harnack, en 1879 à Rossano ; publié par eux à Leipzig en 1883

II. — MANUSCRITS DES ANCIENNES VERSIONS

1^o Anciennes versions latines.

Le signe *it* sert à désigner les manuscrits de la *Vetus Itala* (ou *Itala*), version latine d'origine africaine et faite, au plus tard, au milieu du second siècle. Les plus anciens mss. sont du iv^e ou plutôt du v^e siècle.

Les signes *it*^s et *it*^{pl} sont ainsi expliqués par Gebhardt, dans son annotation critique du *N. T. Græce* — page 460, ligne 9 et ss. : numerus versionum appositus (comme *it*^s) denotat codicum numerum ; *it*^{pl}, id est Italæ plerique codices.

Le signe *vg* sert à désigner les manuscrits de la *Vulgate latine*, traduction ou revision faite par *Saint-Jérôme*, sur la demande du pape *Damase*, à la fin du iv^e siècle. Les plus anciens mss. sont des vi^e, vii^e, et viii^e siècles.

2° Anciennes versions syriaques.

Le signe *syr* sert à désigner les manuscrits des versions syriaques; en particulier *syr^a* désigne la v. syriaque de Cureton, dont l'unique ms., du ve siècle, découvert par Cureton, est à Londres, au British Museum. Cette version contient des fragments des quatre évangiles canoniques.

Syr^b désigne la *Peschitta*, traduction syriaque de la fin du second siècle dont il est resté plusieurs manuscrits et qui contient presque tout le N. Testament.

Syr^c désigne la *versio Charklensis*.

Syr^d désigne la *syriaque de Jérusalem*, version du ve ou vie siècle dont le plus ancien ms. connu, daté de 1030, est au Vatican : c'est un lectionnaire dont la langue rappelle celle du Talmud de Jérusalem.

Syr^e désigne le *palimpseste du Sinaï*, publié par miss Lewis, en 1894.

3° Versions en langue copte.

Le signe *cop* désigne l'une des versions en langue copte (langue parlée par les chrétiens égyptiens des premiers siècles) : c'est la *version Memphitique* écrite dans le dialecte du même nom ; on l'appelle aussi *Bohairique*.

Le signe *sah* désigne la *version Sahidique* ou *Thébaïque*, écrite dans le dialecte du même nom.

4° Version éthiopienne.

Le signe *æth* désigne la *version éthiopienne*, qui date au plus tôt du ve siècle et au plus tard du viie siècle, mais dont nous n'avons aucun ms. antérieur au xve siècle. Le N. Test. se trouve reproduit dans la *Polyglotte de Walton* et dans la *Polyglotte de Brunswick* (1753), mais fautivement dans la première.

5° Version arménienne.

Le signe *arm* désigne la *version arménienne*, du ve siècle.

6° **Version gothique.**

Le signe *go* désigne la version gothique d'*Ulphilas* (318-388).

III. — TÉMOIGNAGES DES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES
DES PREMIERS SIÈCLES

Le signe *Bas* sert à désigner les citations de *Basile le Grand*, témoin du milieu du iv^e siècle.

Le signe *Cyr* désigne les citations de *Cyrille d'Alexandrie*, témoin du milieu du iv^e siècle.

Le signe *Epiph* désigne les citations d'*Epiphane*, témoin de la fin du iv^e siècle.

Le signe *Porphy* désigne les citations de *Porphyre*, témoin de la fin du iii^e siècle.

N. B. — Les indications qui précèdent résument les renseignements beaucoup plus complets que le lecteur pourra trouver dans l'ouvrage de M. *Stapfer* (*op. cit.*) relativement aux manuscrits des anciennes versions et aux témoignages des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles (*voir page 29 et ss.*).

*
**

Les signes *, *a*, *b*, *c*, *d*... apposés aux lettres qui servent à désigner les manuscrits en lettres onciales ont la signification suivante :

* = prima manus (*s'emploie aussi pour les versions*).

a = primus corrector.

b = secundus....

c = tertius....

d = quartus....

PREMIÈRE PARTIE

LES TEXTES

PREMIÈRE PARTIE

LES TEXTES

Remarques préliminaires.

1° Aucun des évangiles ne donne d'une façon directe et complète la réponse à la question qui nous occupe.

Les trois synoptiques nous fournissent, à des degrés divers, des indications sur les conditions dans lesquelles Jésus a refusé d'avoir avec les siens une entrevue qu'ils demandaient. Le souvenir de cet événement s'est conservé, à cause d'une parole très frappante du Christ, prononcée à cette occasion.

Quant au 4^e évangile, il ne contient aucun texte rappelant tant soit peu les parallèles des synoptiques. Mais certains passages se rapportant à des faits, inconnus des trois autres évangiles, contribueront à fixer notre religion, au moment où nous recueillerons les résultats de notre étude.

2° La première partie de ce travail est strictement exégétique et critique : nous réservons le commentaire des textes pour la deuxième partie.

..

CLASSIFICATION DES TEXTES

Nous classons les textes des évangiles qui se rapportent direc-

tement à notre question, en nous conformant aux derniers résultats de la critique historique sur la chronologie des évangiles ¹ ; c'est-à-dire que nous adoptons l'ordre d'étude suivant :

- 1° textes tirés de l'évangile de Marc ;
- 2° texte tiré de l'évangile de Luc ;
- 3° texte tiré de l'évangile de Matthieu (*forme actuelle*) ;
- 4° textes tirés du 4° évangile (*attribué à Jean*).

En agissant ainsi, nous ne voulons pas affirmer qu'en réalité le texte tiré de l'évangile de Marc soit, *a priori*, le plus ancien des passages parallèles sur notre point particulier. Car seule une étude directe et comparative des textes peut nous permettre de l'affirmer, *a posteriori*.

Les textes parallèles qui, dans les synoptiques, s'offrent à notre étude, se trouvent aux passages suivants :

- 1° Marc. 3 ; 31-35 ;
- 2° Luc 8 ; 19-21 ;
- 3° Matthieu 12 ; 46-50.

Notre premier chapitre est consacré à l'étude de ces textes. Mais en dehors de ceux-ci, un passage de l'évangile de Marc (Marc 3 ; 20-21), sans parallèle dans les autres évangiles, attire notre attention par le rapport qu'il a avec le premier texte indiqué : Marc 3 ; 31-35 et par suite avec le sujet que nous traitons.

Nous aurons à nous expliquer d'abord la présence de ce passage dans le seul évangile de Marc.

1. Voir : *Encyclopédie des Sciences religieuses*, les articles : *Synoptiques* et *Jean*, signés A. SABATIER.

CHAPITRE I

ÉTUDE DES TEXTES PARALLÈLES DANS LES SYNOPTIQUES

§ 1. — ÉTUDE DU TEXTE : Marc 3 ; 20-21.

20. Καὶ ἔρχεται εἰς οἶκον· καὶ συνέρχεται πάλιν [ὁ] ὄχλος, ὥστε μὴ δύνασθαι αὐτοὺς μηδὲ ἄρτον φαγεῖν. 21. Καὶ ἀκούσαντες οἱ παρ' αὐτοῦ ἐξῆλθον κρατῆσαι αὐτόν· ἔλεγον γὰρ ὅτι ἐξέστη ¹.

20. Alors (*Jésus*) se rend dans une maison et la foule s'assemble de nouveau; de sorte que (lui et ses disciples) ne pouvaient pas même prendre de nourriture. 21. L'ayant appris, ses proches sortirent pour s'emparer de lui : ils disaient en effet qu'il était hors de sens.

Remarques de traduction.

Première Remarque.

Au verset 20, nous avons traduit οἶκον par *une maison*. Il s'agit d'une maison de Capernaüm. Cela se déduit facilement des textes : Marc 1 ; 21 et ss. et Marc 2 ; 1 et ss.

Le premier texte, Marc 1 ; 21 et ss. nous montre l'activité de

1. Voir quelques exemples de traduction du mot ἐξέστη dans notre 2^e partie, chapitre I, page 78, où notre propre traduction est justifiée.

Jésus à *Capernaüm*, où il annonce la bonne nouvelle et opère des guérisons.

Le second texte, Marc 2 ; 1 et ss., nous montre le retour de Jésus, dans la même ville, après qu'il a parcouru toute la Galilée, Marc 1 ; 39, et son nouveau séjour, pour continuer la même œuvre qu'auparavant.

De plus, dans l'intervalle de Marc 2 ; 1 à Marc 3 ; 20, il apparaît bien que Jésus ne s'éloigne que fort peu de Capernaüm. S'il quitte la ville c'est pour aller seulement sur le bord du lac de Tibériade, ou pour se retirer momentanément à l'écart, sur une montagne, afin de choisir les douze.

De ce qui précède, nous pouvons donc déjà conclure, en nous appuyant sur les seules données de l'évangile de Marc, que le centre primitif d'évangélisation de Jésus, si nous pouvons ainsi parler, était bien la petite ville de Capernaüm ¹. C'est de là que Jésus partait, pour se rendre dans toutes les bourgades des environs, enseignant tantôt dans les synagogues, Marc 1 ; 39, tantôt en plein air, Marc 2 ; 13, 23 et ss.

Ce premier point établi, on pourrait se demander, dans ces conditions, si le terme οἶκον ne doit pas être traduit, d'une manière plus précise, par *la maison*. Il s'agirait alors, sans doute, de la maison de Simon et d'André, à Capernaüm, maison dont il est parlé déjà, Marc 1 ; 29.

Mais le texte grec ne porte pas l'article devant οἶκον : comme d'autre part aucun manuscrit ne l'a, force nous est de traduire d'une manière indéterminée par *une maison*.

Pour le même motif, nous ne pouvons dire si l'οἶκον dont il est question dans notre texte vise, non plus l'οἰκίαν de Marc 1 ; 29, mais l'οἶκον dont il est parlé plus haut : Marc 2 ; 1.

Mais voici à quelle solution précise les trois textes cités, Marc 3 ; 20 = 1 ; 29 et 2 ; 1 — nous permettent eux-mêmes d'arriver, sur le point considéré.

1. Voir A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, tome II, page 25, lignes 29 et ss. Paris, Fischbacher, 2 vol. in-8°, 1897.

Le lecteur aura sans doute fait comme nous-même la remarque suivante : tandis que le texte Marc 3 ; 20 porte οἶκον, le texte Marc 1 ; 29 porte τὴν οἰκίαν et le texte Marc 2 ; 1 porte οἶκον.

Les deux termes ἡ οἰκία et ὁ οἶκος peuvent se traduire en français par le même mot : *la maison*. Mais en grec, il y a une différence entre ἡ οἰκία et ὁ οἶκος, en effet ἡ οἰκία désigne toujours *la maison, l'habitation*. Mais ὁ οἶκος désigne plus exactement et plus spécialement *l'intérieur de la maison* : par exemple *un appartement* ou *une grande salle* dans la maison, ou simplement *une pièce*.

Cela posé, ni le texte Marc 2 ; 1 (οἶκον) ni le texte Marc 3 ; 20 (οἶκον) ne peuvent viser le texte Marc 1 ; 29 (τὴν οἰκίαν) puisque, dans le cas de Marc 1 ; 29, il s'agit d'une maison désignée dans son entier et assez grande pour loger Simon, André, la belle-mère de Simon et les autres membres de la famille.

Au contraire, dans les passages Marc 2 ; 1 et 3 ; 20, il ne s'agit probablement que d'une *chambre*, peut-être d'une *chambre haute*, en tout cas d'une *salle* (louée par les occupants ou prêtée par quelqu'un, disciple ou ami ¹) et dans laquelle Jésus s'était retiré à l'écart, avec ses disciples, pour prendre un peu de nourriture.

De plus, la présence du verbe ἐξῆλθον, *au v. 20*, verbe qui a pour sujet : *les proches*, nous montre clairement que l'οἶκον, dont il est ici question, ne saurait désigner le lieu d'habitation actuel de la famille de Jésus. Dans ce cas en effet, ils n'en seraient pas sortis pour s'emparer de Jésus, si celui-ci s'y était trouvé.

Il résulte de tout ce qui précède que la forme indéterminée de notre traduction est justifiée et que l'οἶκον désigne très probablement une simple *salle* dans une maison. Cela explique du reste comment la foule a pu s'y entasser très vite, au point que Jésus et ses disciples ne purent pas même s'occuper de leur nourriture.

1. Voir Ed. STÄPPER, *Jésus-Christ pendant son ministère*, page 44, ligne 11 et ss. — Paris, Fischbacher, 1 vol. in-12, 1897.

Deuxième Remarque :

Nous avons traduit *οἱ παρ' αὐτοῦ*, au v. 21, par : *ses proches*. Sous ce terme nous comprenons : *la mère et les frères de Jésus*, dont il est du reste parlé plus loin : Marc 3 ; 31 et ss. Il est très incertain que *Joseph*, le père de Jésus, se soit trouvé à ce moment à *Capernaüm*. Du reste si Marc avait voulu le mentionner positivement, il aurait écrit : *οἱ γονεῖς αὐτοῦ καὶ οἱ ἀδ...* et non pas : *οἱ παρ' αὐτοῦ*, dont le sens est beaucoup plus étendu. Remarquons de plus qu'il n'est pas une seule fois parlé de Joseph dans l'évangile de Marc. Il n'est parlé de lui, comme d'une personne vivante, que dans les récits de l'évangile de l'enfance, aux passages suivants : Matth. 1 ; 16, 18 à 20, 24 et 2 ; 13, 19 = Luc 1 ; 27 = 2 ; 4, 16, 33, 41, 43, 48, 50.

On admet généralement que Joseph devait être mort, peut-être depuis plusieurs années déjà, au moment où Jésus commence, à trente ans, son ministère public. Ainsi s'expliquerait le silence des évangiles à son égard. En tout cas Luc, qui seul nous raconte la scène de *la visite de Jésus au temple, à douze ans* (Luc 2 ; 41-52), scène où figurent les parents de Jésus (Luc 2 ; 41, 44, 48, 50, 51), ne laisse plus jamais supposer, dans la suite, que Joseph soit encore vivant : témoin les passages très vagues : Luc 3 ; 23 et 4 ; 22.

Le premier, Luc 3 ; 23, ouvre simplement *la généalogie de Jésus* ; quant au second, Luc 4 ; 22, il rappelle que Jésus est l'un des fils de Joseph ; mais, sur Joseph lui-même, il ne nous donne aucune indication précise.

Sur ce point particulier, le 4^e év. ne peut-il pas nous donner un renseignement utile ? Nous y lisons, Jean 6 ; 42, une parole qui, pour la forme, rappelle celle de Luc 4 ; 22. Jésus, étant à Capernaüm, avait dit, Jean 6 ; 41 : « *je suis le pain qui est descendu du ciel.* » Les Juifs murmurèrent contre lui, à l'occasion de cette parole et s'écrièrent, Jean 6 ; 42 : « *Est-ce que celui-ci n'est pas Jésus, le fils de Joseph, Jésus dont nous connaissons le père et la mère ?* »

D'après ce texte de Jean, il semble bien que Joseph soit encore vivant, au moment où Jésus se trouve à Capernaüm ; du moins ne peut-on pas en retirer la conviction qu'il y soit lui-même, avec le reste de la famille, étant donné surtout qu'un texte précis du même évangile nous montre Jésus arrivant à Capernaüm, après la scène *des noces de Cana*, accompagné seulement de sa mère, de ses frères et de ses disciples, Jean 2 ; 12. (Voir II^e partie, chap. I, fin.)

Après cette étape de Capernaüm, qui fut très courte (ἐκεῖ ἔμειναν οὐ πολλὰς ἡμέρας), Jésus se rendit à Jérusalem, Jean 2 ; 14, et il n'est plus question des siens qui très probablement avaient pris le chemin du retour à Nazareth, où Joseph devait être resté, si l'on admet qu'il vivait encore à cette époque.

De tout ceci il faut conclure :

1^o que notre traduction de οἱ παρ' αὐτοῦ, telle que nous l'avons expliquée, est la seule que le texte Marc 3 ; 21 nous permette d'inscrire.

2^o du texte Jean 2 ; 12 nous devons retirer que la présence, à Capernaüm, des proches de Jésus, qui, d'après les synoptiques, habitaient à Nazareth, ne peut s'expliquer par le fait d'un changement de domicile, à cause de οὐ πολλὰς ἡμέρας ; or elle doit avoir cependant un motif. Nous verrons bientôt comment cette présence peut s'expliquer et dans quel but les proches de Jésus s'étaient ainsi, pour un temps, éloignés de Nazareth.

..

Mais avant d'aller plus loin, il nous est nécessaire, pour notre étude, d'établir par des textes précis, que la famille de Jésus habitait bien Nazareth.

Or, un premier texte, Marc 6 ; 1 : « et Jésus se rendit dans sa patrie », éclairé par le texte Luc 4 ; 16 : « et Jésus se rendit à Nazareth, où il avait été élevé », laisse entendre déjà que cette ville devait être le lieu d'habitation de la famille de Jésus.

Du reste, un texte nous apprend formellement que les sœurs

de Jésus¹ résidaient à *Nazareth* : c'est le texte Marc 6 ; 3 (b).

De plus, la première partie de ce v., Marc 6 ; 3 (a) : « *celui-ci n'est-il pas le charpentier (d'après qq. ms : le fils du charp.), le fils de Marie et frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ?* » ne montre-t-elle pas que tous les membres de la famille de Jésus sont connus à *Nazareth* ? Cela ne se comprend que si *Nazareth* est leur lieu d'habitation.

Le texte Matth. 2 ; 23, nous montre clairement Joseph s'établissant à *Nazareth* et y fixant son domicile.

Enfin, les textes suivants, dont il nous suffit de rappeler la teneur : Luc 1 ; 26 : *visite de l'ange à Marie, à Nazareth de Galilée.*

Luc 2 ; 4, 5 : *départ de Joseph et de Marie, de Nazareth de Galilée, pour les opérations du recensement à Bethléem.*

Luc 2 ; 39 : *retour de Joseph et de Marie à Nazareth de Galilée.*

Luc 2 ; 41 : *nouveau départ pour la Pâque, à Jérusalem.*

Luc 2 ; 51 : *retour de Joseph, de Marie et de Jésus, à Nazareth de Galilée,*

sans parler des nombreux passages où Jésus est appelé *le Nazaréen* ou *Jésus de Nazareth* : Marc 1 ; 24 = 10 ; 47 = 44 ; 67 = 46 ; 6 — Luc 4 ; 34 = 48 ; 37 = 24 ; 49 — Matth. 2 ; 23 = 26 ; 71 — Jean 18 ; 5, 7 = 19 ; 19, *passim*, éclairent suffisamment notre religion sur ce point. *Nazareth* était bien *le lieu d'habitation* de la famille de Jésus.

Troisième Remarque :

Au verset 21 nous avons traduit ἑλεγον par : *ils disaient* [ils, c'est-à-dire les proches de Jésus] et non par la forme vague : *on disait*. Les deux traductions peuvent se soutenir grammaticalement ; mais le contexte nous oblige à choisir la traduction la

1. Le rédacteur du 1^{er} év. qui reproduit le récit de Marc 6 ; 1-6 dit même, Matth. 13 ; 56 : « *et ses sœurs, ne sont-elles pas toutes auprès de nous ?* »

plus précise : *ils disaient*. En effet : si nous options pour la forme indéterminée : *on disait*, le pronom indéfini désignerait donc ici, d'une façon générale, *le peuple, la foule des auditeurs* qui entourait Jésus. Mais les passages suivants nous montrent l'impossibilité de cette traduction, car à ce moment du ministère de Jésus, les foules étaient toutes pour lui.

Ainsi, nous en tenant seulement à l'évangile de Marc et aux seuls textes précédant le passage que nous étudions, afin de mieux établir ce que nous avançons, puisque nous fixons un moment dans le ministère de Jésus, voici les indications péremptoires que nous recueillons :

1° Marc 1 ; 22 :

« *Et ils étaient frappés de sa doctrine : car Jésus les enseignait comme ayant autorité et non comme les Scribes* » (comp. Matth. 7 ; 28, 29).

2° Marc 1 ; 28 :

« *Et sa renommée se répandit aussitôt partout, dans toute la contrée d'alentour en Galilée.* »

3° Marc 1 ; 33 :

« *Et la ville entière se pressait à la porte* » (comp. Luc 4 ; 40, 41).

4° Le texte Marc 1 ; 45 nous montre Jésus obligé, après la guérison du lépreux, de se réfugier dans des endroits déserts pour se soustraire à la multitude qui du reste accourait quand même à lui.

5° Le texte Marc 2 ; 12 n'est pas moins catégorique : ceux qui avaient assisté à la guérison du paralytique, stupéfaits, glorifiaient Dieu, en disant : « *jamais nous n'avons vu pareille chose !* »

Enfin, ce n'est évidemment pas cette foule, venue de Galilée et de Judée, cette multitude immense arrivant de Jérusalem, de l'Idumée, des terres situées au-delà du Jourdain, des environs de Tyr et de Sidon (Marc 3 ; 7 et 8) qui, accourue à la nouvelle des œuvres de Jésus, aurait pu l'accuser d'être *hors de sens* !

Elle était toute disposée au contraire à acclamer celui qui

accomplissait de si nombreuses guérisons et dont la parole faisait tant de bien aux âmes.

..

Seraient-ce donc *les Scribes ou les Pharisiens* qui auraient ainsi calomnié Jésus ? — Mais les textes Marc 2 ; 16, 24 ne nous les montrent pas sous ce jour. Les *Pharisiens*, d'abord étonnés des paroles et des actes de Jésus, deviennent peu à peu curieux de savoir ce qu'il dira ou fera dans telle circonstance qu'ils lui indiqueront.

Alors, bien loin de le considérer comme *fou*, ils l'interrogent au moyen de leurs scribes et par l'entremise des disciples : c'est ce que nous montre le texte Marc 2 ; 16 :

(Les Scribes des Pharisiens) disaient à ses disciples : pourquoi mange t-il [et boit-il] avec les péagers et les pécheurs ?

Puis ils se risquent eux-mêmes à lui parler, quand ils se sentent plus sûrs d'eux et ils lui disent, Marc 2 ; 24 :

« *Vois, pourquoi (tes disciples) font-ils, au jour du sabbat, ce qui n'est pas permis ?* »

D'autre part, quand les Scribes pensent à une accusation directe contre Jésus, c'est de *blasphémer* qu'ils l'accusent et non d'être *hors de sens*. Or, s'ils l'accusent de blasphémer, ils reconnaissent par là même qu'il est en pleine raison, Marc 2 ; 7.

S'ils avaient été les auteurs d'une pareille accusation, *celle de la folie*, étant donné les succès toujours croissants de Jésus et la grande faveur dont il jouissait alors auprès du peuple, c'est eux-mêmes qu'on aurait accusés d'être hors de sens et comment, au moyen de quels textes, pourrait-on s'expliquer ce fait que les proches auraient accueilli d'emblée l'accusation des Scribes pour faire le voyage de Nazareth à Capernaüm et s'emparer de Jésus ? Pour être crue aussi facilement, il aurait fallu que l'accusation partit de la multitude et non d'une petite collectivité.

De plus, à supposer que leur jalousie eût été naturellement excitée, en raison des préférences marquées de la foule pour

l'enseignement de Jésus (comme en témoigne le passage Marc 1 ; 22 cité plus haut et le passage Marc 1 ; 27, qui le complète sur la question de l'autorité de Jésus), jamais ils n'auraient choisi un si mauvais moment pour répandre une semblable calomnie. Ils étaient bien trop habiles pour précipiter ainsi les événements et surtout trop peu courageux pour oser agir ouvertement : s'ils trament déjà contre Jésus, c'est dans l'ombre. Ainsi, ils commencent par l'observer, pour trouver un prétexte à accusation ; le texte Marc 3 ; 2 nous le montre clairement :

« et ils l'observèrent (pour voir) si le jour du sabbat il le guérirait, afin de pouvoir l'accuser. »

Plus tard, Marc 3 ; 6, nous les voyons se concerter à son sujet avec les Hérodiens ¹, pour trouver en commun les moyens de le perdre.

Enfin, le texte Marc 3 ; 22 nous présente l'accusation la plus directe possible des Scribes de Jérusalem ; ils disaient de Jésus : *« il a en lui Beelzéboul (Satan) »* et : *« c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. »*

Des observations qui précèdent, il faut déduire les points suivants :

1° *Les Scribes n'accusent Jésus que de blasphémer, ou d'être inspiré de Satan.*

2° *Les Pharisiens ne croient pas Jésus hors de sens, puisque, voyant leur crédit passer à lui, ils cherchent tous les moyens de le perdre.*

3° *Ni les Scribes, ni les Pharisiens, n'auraient osé répandre, à ce moment du ministère de Jésus, une calomnie semblable à son sujet.*

Au contraire, de la part de parents, de proches, qui, naturellement, sont toujours censés mieux connaître leurs enfants que qui que ce soit, une semblable accusation, tout en étonnant

1. On appelait ainsi les partisans de la famille des Hérodes, — Sur les menées des Scribes et des Pharisiens voir encore Luc 11 ; 53, 54.

d'abord profondément et peut-être même révoltant ceux qui pouvaient l'entendre formuler, était susceptible, sinon de recueillir une approbation générale, du moins de troubler, d'attirer l'attention, de suspendre les jugements portés jusqu'alors sur Jésus. On verra plus loin, du reste, comment cette accusation étrange a priori, de la part des proches, peut néanmoins s'expliquer logiquement.

Pour le moment, le seul point qui suit nous intéresse : puisque ni le *peuple*, ni les *Scribes*, ni les *Pharisiens* (seules unités avec lesquelles Jésus, en dehors des disciples, se soit trouvé d'abord en relation) n'ont accusé ou même n'ont pu accuser Jésus d'être *hors de sens* et puisque, dès maintenant, une semblable accusation paraît possible, a priori, de la part des *proches* ; puisqu'enfin, grammaticalement parlant, étant donné que nous repoussons la traduction impersonnelle : *on disait*, le sujet du verbe ἔλεγον doit être recherché, dans le texte grec, le plus près du verbe et avant, il s'ensuit que notre traduction, telle que nous l'avons expliquée, est exacte. (Voir qq. ex. de trad. dans notre 2^e partie, chap. 1, loc. cit.)

LES VARIANTES DU TEXTE

Remarque générale :

Nous ne donnerons jamais que les variantes offrant un intérêt direct pour la question qui nous occupe.

1° Au verset 20. { les manuscrits s^cC. . . portent ὅχλος
 { les mss'. s^cBAD. portent ὁ ὅχλος

Si l'on pouvait dire positivement que la correction du ms. s est antérieure au ms. B, la leçon ὁ ὅχλος serait donc la plus appuyée. Dans l'impossibilité où nous sommes de déterminer ce point, il nous faut choisir la leçon qui paraît la plus ancienne ; or le ms. A faisant plus autorité que le ms. C, nous adoptons la leçon ὁ ὅχλος ; du reste on comprend mieux l'omission que l'addition de ὁ.

Par suite, dans le passage Marc 3 ; 20 il s'agit très probable-

ment de la même foule dont il est parlé plus haut : Marc 3 ; 7 et 8. Cela vient justifier les considérations que nous avons développées précédemment au début de la *remarque 3*.

2^o *au verset 21* une variante du ms. D est importante à noter ; car elle modifie totalement le sens de ce verset. Bien que le ms. D ne puisse faire autorité à lui seul, il sera cependant intéressant pour nous de nous expliquer l'apparition de cette variante.

Au lieu du texte que nous avons cité plus haut :

καὶ ἀκούσαντες οἱ παρ' αὐτοῦ ἐξῆλθον κρατῆσαι αὐτόν. ἔλεγον γὰρ ὅτι ἐξέσται.

le ms. D porte la leçon très curieuse :

καὶ ὅτε ἤκουσαν περὶ αὐτοῦ οἱ γραμματεῖς (* — τειν) καὶ οἱ λοιποὶ ἐξῆλθον κρατῆσαι (* — ἡσασαι) αὐτόν. ἔλεγον γὰρ ὅτι ἐξέσται (2 — ἐξέσται) αὐτοῦς.

Et quand ils eurent appris (cela), à son sujet, les Scribes et les autres (Pharisiens) sortirent pour s'emparer de lui : car on disait qu'il les avait esquivés.

Observation sur le texte :

Les deux barbarismes (*primæ manus*) γραμματεῖν et κρατησασαι sont évidemment le fait d'un copiste maladroit ou inattentif.

Quant à la correction (*incertæ manus*) ἐξέσται, elle n'a aucun sens.

Remarques de traduction sur la variante 2 :

1^o En inscrivant : *cela*, nous avons voulu dire : *que Jésus étant entré dans l'οἶκον*.

2^o Nous avons rapporté οἱ λοιποὶ aux *Pharisiens* ; car nous savons qu'il ne peut être question de la foule, puisqu'à ce moment elle entoure Jésus, dans l'espoir qu'il l'enseignera et, sans doute aussi, qu'il accomplira des guérisons miraculeuses. Nous appuyant donc sur le texte Marc 2 ; 16, cité plus haut, et sur Luc 5 ; 30, où il est parlé, d'une part, des *Scribes des Pharisiens*, et d'autre part, des *Pharisiens et de leurs Scribes*, nous avons été conduit logiquement à traduire comme nous l'avons fait.

3° Le verbe ἐξίστημι, au moyen et suivi de l'accusatif, a bien pour sens : *esquiver, éviter*.

Explication de la variante 2.

Aucun des quatre grands manuscrits : α et B pour le IV^e siècle, A et C pour le V^e siècle, ne portent des traces de la variante du ms. D. Celle-ci s'est donc introduite soit à la fin du V^e siècle, soit au début du VI^e siècle dans le ms. D, qui est du VI^e. Maintenant, est-elle l'œuvre du copiste du manuscrit de Cambridge ou se trouvait-elle déjà dans le manuscrit (ou l'un des manuscrits) que ce copiste avait à sa disposition ? c'est ce qu'il est impossible de dire. Mais on peut affirmer, en tout cas, qu'elle est l'œuvre d'un copiste agissant dans un but très précis. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque les copistes ne se faisaient aucun scrupule, soit de surcharger les manuscrits de notes marginales qui risquaient dans la suite d'être incorporées au texte, soit même d'altérer certains passages, quand ils croyaient avoir de bonnes raisons pour le faire. On a maint exemple d'additions, de suppressions, de modifications même portant sur le texte et dont on reconnaît assez facilement pour beaucoup, qu'elles étaient volontaires.

Cela posé, étant donné la nature de la modification que le copiste a fait subir au texte, il apparaît bien que l'altérateur s'était senti gêné par l'accusation des proches de Jésus, soit qu'il craignit que la gloire du Christ n'en souffrit, soit qu'il ne voulût pas laisser à l'actif des proches, de Marie surtout, peut-être, une pareille calomnie.

Aussi le voyons-nous travailler avec un soin minutieux à faire disparaître les moindres indices de l'accusation, tout en s'attachant à conserver l'ancien texte le plus possible. Ce qui dut, dans une certaine mesure, le pousser à agir ainsi, fut sans doute le fait qu'aucun parallèle ne vient appuyer dans les autres évangiles le texte Marc 3 ; 21. Peut-être même crut-il bien faire en arrangeant un texte qui décidément détonait par trop.

Dans ces conditions, voici comment nous nous représentons son travail : c'est le verbe ἐξέσται, le plus gênant, dont il fallait d'abord se débarrasser, sans cependant en avoir l'air : la substitution du parfait à l'aoriste 2 n'a pas grande importance ; par contre l'addition d'un simple complément direct, αὐτούς, dénature complètement le sens primitif. La présence des mots οἱ παρ' αὐτοῦ était fâcheuse : notre copiste supprime οἱ, un simple article ! et inscrit παρ' αὐτοῦ au lieu de παρ' αὐτοῦ. Cela n'a l'air de rien et pourtant ! Troisième difficulté : quel sujet donner à ἐξέλθον ? Les *Scribes et les Pharisiens* lui viennent naturellement à la pensée, eux dont on raconte plus loin les accusations. Les mots οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ λοιποὶ sont alors introduits : le nouveau texte est constitué : tout s'y tient : αὐτούς y est déterminé par les *Scribes et les Pharisiens* et il se trouve même que la leçon nouvelle s'accorde très bien avec des données postérieures qui nous montrent qu'à certains moments de son ministère, Jésus avait volontairement fui les Scribes et les Pharisiens, parce que son heure n'était pas encore venue : Jean 11 ; 53, 54, *passim*.

L'hypothèse que nous venons de faire est évidemment arbitraire ; mais en la matière, on ne peut faire que des hypothèses, pour expliquer cette variante si différente de la leçon ancienne ; nous persistons donc à croire qu'un but dogmatique nettement défini a pu seul pousser un copiste à fausser le sens du texte Marc 3; 21.

DONNÉES DU TEXTE Marc 3 ; 20, 21.

Si nous résumons les points précis auxquels l'étude précédente nous a conduit, nous voyons :

1° que Jésus est à Capernaüm, dans un οἶκος où il s'est retiré avec ses disciples (αὐτούς) pour prendre un peu de nourriture.

2° une foule si grande se réunit autour d'eux qu'ils ne peuvent le faire.

3° les proches de Jésus, l'ayant appris, sortent de leur demeure pour venir s'emparer de lui.

4° ses proches disent qu'il est hors de sens.

Mais le récit s'arrête là, inachevé. Qu'arrive-t-il ensuite ? On ne sait. Au verset 22 commence un développement tout différent, se rapportant aux accusations des scribes contre Jésus. Puis, au verset 31 se développe, jusqu'au v. 35, un récit, ayant ses parallèles dans les évangiles de Matthieu et de Luc et qui se rapporte, à première vue, sinon à la scène racontée dans les v. 20 et 21, du moins à une scène analogue, pour les trois premières données.

Il importe que nous examinions maintenant ce texte, pour en retirer des indications précises sur la question qui nous occupe et le comparer avec le texte précédemment étudié.

§ 2. ÉTUDE DU TEXTE Marc 3 ; 31, 35.

31. Καὶ ἔρχονται ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ, καὶ ἕξω πύχοντες ἀπέστειλαν πρὸς αὐτὸν καλοῦντες αὐτόν. 32. καὶ ἐκάρθητο περὶ αὐτὸν ὄχλος, καὶ λέγουσιν αὐτῷ· ἰδοὺ ἡ μήτηρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί σου [καὶ αἱ ἀδελφαί σου] ἕξω ζητοῦσιν σε. 33. καὶ ἀποκριθεὶς αὐτοῖς λέγει· τίς ἐστὶν ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί [μου] ; 34. καὶ περιβλεψάμενος τοὺς περὶ αὐτὸν κύκλῳ καθημένους λέγει· Ἴδε ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί μου ; 35. ὅς ἂν ποιήσῃ τὸ θέλημα τοῦ θεοῦ, οὗτος ἀδελφός μου καὶ ἀδελφὴ καὶ μήτηρ ἐστίν.

31. Et arrivent sa mère ainsi que ses frères, et se tenant dehors, ils envoyèrent vers lui pour l'appeler. 32. Or une foule était assise autour de lui, lorsqu'on lui dit : « Voici, ta mère et tes frères, qui sont dehors, te cherchent. » 33. Alors leur répondant, il dit : « qui est ma mère et qui (sont) mes frères ? » 34. Puis ayant regardé tout autour ceux qui étaient assis en cercle auprès de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères ; 35 celui qui aura fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. »

Remarque de traduction.

L'emploi du verbe ζητεῖν, *au v. 32*, terme bien plus fort que le simple καλεῖν *du v. 31*, est à remarquer. Comme nous le verrons plus loin, la gradation n'a pas été involontaire : elle correspond à la réalité des faits.

LES VARIANTES DU TEXTE

Au v. 32 { les mss. AD... portent après ἀδ. σου : καὶ αἱ ἀδελφαί σου.
les mss. ABC omettent καὶ ἀδελφαί σου.

Les deux mss. A et B étant d'accord pour omettre καὶ ἀδελφαί σου, la leçon la plus ancienne est donc la leur : aussi nous avons supprimé ces mots dans notre traduction.

Cette addition a pu venir d'une répétition des mots καὶ ἀδελφοί σου par un copiste inattentif ; plus tard un autre copiste ne s'apercevant pas de la faute et craignant peut-être de rien retrancher au texte aura cru rétablir la leçon véritable, en corrigeant le second ἀδελφοί en ἀδελφαί, sans se douter qu'il introduisait ainsi un texte nouveau.

DONNÉES DU TEXTE Marc 3; 31-35.

Des versets 31-35 nous retirons les points suivants :

1° dans ce passage Jésus est encore à *Capernaüm* ; car depuis le *v. 20* rien n'indique un exode quelconque de lui.

2° Il se trouve à *l'intérieur d'une maison* ; cela résulte de l'expression ἔξω στήκοντες employée pour les parents (*v. 31*).

3° une *foule* d'auditeurs entoure Jésus et vraisemblablement écoute ses paroles, avec attention même et intérêt, puisque les gens se sont assis. — ἐκάθητο... ὄχλος (*v. 32*).

4° *la mère et les frères de Jésus* (οἱ παρ' αὐτοῦ), qui le cherchent, arrivent et le font demander.

5° Jésus ne se rend pas à l'appel qui lui est fait et prononce une parole importante sur laquelle nous nous expliquons plus loin.

COMPARAISON DES V. 20 ET 21 AVEC LES V. 31-35

Si nous comparons les v. 20 et 21 avec les v. 31-35, nous voyons qu'ils ont plusieurs points communs.

En premier lieu, dans les deux passages, Jésus se trouve à *l'intérieur d'une maison de Capernaüm* ; en second lieu, il y a *foule* autour de lui : or rien n'indique qu'il ne s'agisse dans les deux cas ni de la même maison, ni de la même foule. — Cela posé, quelle supposition pouvons-nous logiquement faire, dans le cas du premier de ces passages, relativement à la conduite de Jésus, quand nous voyons que la foule se réunit à tel point que ni lui, ni ses disciples, ne peuvent s'occuper, comme ils l'espéraient, de leur nourriture ? — La supposition la plus naturelle et qui se trouve confirmée par Marc 6, 31-34, n'est-elle pas celle-ci : Jésus, voyant la foule disposée à l'écouter, prend son parti de ne pas manger et ne se préoccupe que d'une chose : donner une nourriture spirituelle à ceux dont la présence même signifie déjà qu'ils en ont besoin ? — Les v. du passage Marc 3 ; 31-35, dont on a vu plus haut le contenu, justifient bien cette supposition : ils nous montrent en effet la résolution de Jésus formellement prise et la foule tranquillement assise autour de lui pour l'écouter : ce qu'il lui dit se trouverait alors rapporté dans les *versets* 22-34. Le récit Marc 3 ; 20-35 serait-il donc un récit suivi ? — C'est bien notre sentiment et voici nos raisons pour le croire.

Ce qui nous frappe dans les deux séries de textes : Marc 3 ; 20-21 et Marc 3 ; 31-35, c'est d'abord, comme nous l'avons déjà fait observer, que le récit des v. 20 et 21, tout en ayant un début bien net, n'a pas de fin ; ensuite que le récit 3 ; 31-35, au contraire, a une fin bien marquée, mais n'a pas de début clair : ainsi l'expression ἔξω στήχοντες n'est précise que si le *verset* 20 l'explique en lui étant liée par l'unité du récit.

La question est de savoir si nous nous trouvons en présence de deux récits de deux scènes différentes ou bien de deux récits d'une même scène ou d'un seul récit suivi, dont *les versets 20 et 21* seraient le commencement et *les versets 31-35* le corps et la conclusion.

Or 1° l'hypothèse de deux récits de deux scènes différentes est absolument inadmissible, étant donné les nombreux points communs et les traces d'unité que nous ferons ressortir encore ci-après.

2° l'hypothèse de deux récits d'une même scène est peu satisfaisante, à cause du caractère incomplet de chaque récit et de la facilité avec laquelle on peut les souder l'un à l'autre pour former un ensemble cohérent.

D'autre part, rien ne viendrait appuyer l'hypothèse d'une interpolation *des v. 20-21* car les mss. les plus anciens possèdent tous ce texte et ne présentent à son sujet aucune variante importante. De même, il nous paraîtrait arbitraire de résoudre la difficulté en faisant appel à l'hypothèse d'un proto-Marc et d'un deutéro-Marc, qui serait notre deuxième évangile canonique.

Sans doute *les v. 22-34* semblent bien au premier abord s'opposer à notre hypothèse d'un seul récit d'une même scène ; mais la difficulté qu'ils introduisent n'est pas insoluble : nous verrons très nettement qu'ils ne sont pas une interpolation et que, loin de rompre l'unité du récit *20-35*, ils le rendent au contraire plus vivant.

Quand on étudie l'évangile de Marc, il faut toujours se rappeler la façon dont nous savons qu'il a été composé et rédigé. D'après Papias, évêque d'Hiérapolis et témoin du second siècle, Marc, l'ancien compagnon de Paul et de Barnabas, devenu plus tard le compagnon et l'interprète de Pierre, aurait mis par écrit « *ce qui lui était resté dans la mémoire des actes et des discours du Seigneur, mais sans ordre.* »¹

1. Voir ED. STAPPER — *le N. Test. (op. cit.)*, év. de Marc, préface, page 126, ligne 2 et ss. Pour le texte grec de Papias, voir EUSÈBE, *Hist. eccl.*, livre 3, chap. 39.

Ce renseignement, très précieux pour nous, montre d'abord que l'évangile de Marc n'est pas une mosaïque de sources ; et en second lieu que le désir marqué du rédacteur, d'être le plus complet possible, a pu le porter quelquefois à certaines longueurs. Mais il ne faudrait pas donner plus d'importance qu'ils n'ont aux mots de Papias : *sans ordre* ; la relation de Marc ne donne pas en effet l'impression d'un amas confus de souvenirs. L'observation critique de Papias vise bien plutôt l'ensemble des faits racontés et leur chronologie (sur laquelle en effet on peut faire des réserves), qu'elle ne vise les différents éléments d'un récit particulier, comme celui de Marc 3 ; 20-35. Quand Marc a écrit ce récit, il faut admettre qu'il n'a pas écrit au hasard de la plume : il a certainement essayé de coordonner le mieux possible ses souvenirs, tous les faits ou toutes les paroles qu'il se rappelait à ce sujet. S'il avait voulu donner deux récits de deux scènes différentes, il les aurait probablement donnés complets : d'autre part on ne peut pas supposer qu'il ait donné, sans s'en apercevoir, deux récits de la même scène ; et s'il avait jugé bon de le faire il l'aurait sans doute indiqué.

Du reste, l'examen de notre hypothèse achèvera de faire ressortir l'unité du récit 20-35 : voici en effet comment nous nous représentons la suite des événements :

Marc nous dit d'abord où la scène va se passer. C'est dans un οἶκον où Jésus s'est rendu avec ses disciples, pour prendre un peu de nourriture. Mais la foule, qui ne se résout jamais facilement à quitter ceux qu'elle aime, les suit jusque dans l'οἶκον, à tel point que Jésus et ses disciples ne peuvent donner suite à leur projet. Sur ces entrefaites, les proches de Jésus apprennent que celui-ci est rentré à Capernaüm et qu'il se trouve dans un endroit connu. Ils sortent alors précipitamment de leur demeure, non pour aller rendre à Jésus une visite affectueuse, mais parce qu'ils attendaient une occasion propice pour s'emparer de lui ; car ils disaient qu'il n'avait pas son bon sens.

Voilà le récit bien introduit : mais après avoir ainsi débuté si nettement, il s'arrête brusquement au v. 22 pour ne re-

prendre *qu'au v. 31* : que signifient donc *les versets 22-30* ?

On peut faire deux hypothèses pour expliquer ces versets.

Examen de la 1^{re} hypothèse.

Nous avons dit que Marc avait mis par écrit des souvenirs. Au moment où il inscrit ce que les proches de Jésus disent de celui-ci, les accusations des Scribes lui viennent naturellement aussi à la mémoire. Il se souvient que Pierre les lui avait racontées, souvent peut-être ; il ouvre alors aussitôt la parenthèse 22-30 dans laquelle il note tout ce qu'il se rappelle à ce sujet : *accusations des Scribes et réponse de Jésus*. Ce n'est pas sans motifs du reste que Marc aurait ainsi intercalé une longue parenthèse, au risque de rompre l'unité de son récit. Car il répondait de la sorte, par avance, à la pénible impression que ne peut manquer de causer au lecteur l'accusation des proches, en montrant qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir méconnu Jésus, les seuls à l'avoir calomnié. Peut-être espérait-il aussi trouver dans ce fait comme une excuse pour les proches.

Examen de la 2^e hypothèse.

D'après la deuxième hypothèse, celle qui a emporté notre conviction, on peut supposer que Marc, après avoir un moment quitté Jésus, pour nous faire assister au départ des proches et nous en faire connaître les raisons, revient à ce qui se passe dans l'οἶκον. Les v. 22-30 seraient alors un entretien de Jésus avec les Scribes, dans la salle où ils se trouvent tous réunis. L'arrivée des proches, leur appel intempestif auraient troublé cet entretien, amené par les circonstances et aurait provoqué ainsi la réponse de Jésus.

Le verset 23 (a) semble bien appuyer cette hypothèse : « *Et les ayant appelés, il leur dit en paraboles...* » (il s'agit des Scribes de Jérusalem, dont il est parlé au v. 22).

En effet : au moment où Jésus, qui venait de se résoudre sans doute à parler à la foule, devait se préparer à l'exhorter, il

apprend ou même entend les accusations des Scribes à son égard. Alors il les appelle lui-même, ne craignant pas de lutter avec eux face à face, et commence à leur répondre. On se représente facilement ce qui dut se passer; après un premier moment d'émoi, la foule, vivement intéressée, s'installe peu à peu; on s'assied autour de Jésus, pour mieux écouter et l'on est tout oreilles lorsque l'arrivée soudaine des proches trouble tout.

Cette deuxième hypothèse a l'avantage de ne pas rompre l'unité du récit. Elle le rend même bien plus vivant et nous rapproche beaucoup plus, semble-t-il, de la réalité. Il y a là un véritable drame qui se joue et les diverses péripéties nous en sont présentées comme sur le vif et par le menu. C'est pourquoi, pour si séduisante que puisse être la première hypothèse, nous lui préférons la seconde, qui a l'avantage d'être appuyée par un texte.

..

Reprenons maintenant l'analyse du récit de Marc au point où nous l'avons laissée : pendant que les proches sont en route pour l'οἶκον, Jésus adresse donc la parole aux Scribes et répond à leurs accusations. Et c'est au moment où il va les confondre complètement que sa mère et ses frères surviennent et lui font dire sèchement qu'ils le cherchent. Leur arrivée inopinée éveille les soupçons de Jésus et la forme même, si rude, du message familial, provoque sa parole de refus.

Voilà le récit logiquement conduit et nettement terminé. Afin de rendre plus évident le lien *des v. 20 et 21* avec *les v. 31-35* nous donnons ci-après, avant d'aborder l'étude des parallèles dans Luc et dans Matthieu, le texte *des v. 20 et 21* immédiatement suivi *des v. 31-35*. Le καὶ copulatif du *v. 31* se traduit alors très bien par donc. La traduction que nous donnerons ensuite de ces textes est intentionnellement moins littérale que les précédentes, afin de mieux présenter l'unité de l'ensemble.

Καὶ ἔρχεται εἰς οἶκον· καὶ συνέρχεται πάλιν [ὁ] ὄχλος, ὥστε μὴ δύνασθαι

αὐτοὺς μηδὲ ἄρτον φαγεῖν. Καὶ ἀκούσαντες οἱ παρ' αὐτοῦ ἐξῆλθον κρατῆσαι αὐτόν· ἔλεγον γὰρ ὅτι ἐξέστη. Καὶ ἔρχονται ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ, καὶ ἔξω στήκοντες ἀπέστειλαν πρὸς αὐτόν καλοῦντες αὐτόν. Καὶ ἐκάλειτο περὶ αὐτόν ὄχλος, καὶ λέγουσιν αὐτῷ· ἰδοὺ ἡ μήτηρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί σου [καὶ αἱ ἀδελφαί σου] ἔξω ζητοῦσιν σε. Καὶ ἀποκριθεὶς αὐτοῖς λέγει· τίς ἐστὶν ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί [μου]; καὶ περιβλεψάμενος τοὺς περὶ αὐτόν κύκλῳ καθημένους λέγει· Ἴδε ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί μου. Ὅς ἂν ποιήσῃ τὸ θέλημα τοῦ θεοῦ, οὗτος ἀδελφός μου καὶ ἀδελφὴ καὶ μήτηρ ἐστίν.

Alors Jésus entra dans une maison : aussitôt, la foule s'assembla de nouveau, à tel point que Jésus et ses disciples ne pouvaient pas même prendre de nourriture. L'ayant appris, ses proches sortirent pour s'emparer de lui, car ils disaient qu'il était hors de sens.

Sa mère et ses frères arrivent donc et restant dehors envoient vers lui, pour l'appeler. La foule s'était alors assise autour de lui. A ce moment on lui dit : « vois, ta mère et tes frères, qui sont dehors, te font chercher. » Mais répondant il leur dit : « qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Puis regardant tout autour ceux qui étaient assis auprès de lui, il dit : « voici ma mère et mes frères : celui qui aura fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. »

Il nous semble que la lecture suivie des versets qui précèdent doit donner non seulement une impression d'unité, mais encore l'impression d'un récit très vivant qui, d'après nous, gagne encore en animation, si la scène relative aux scribes ne lui est pas soustraite. Tout cet ensemble forme comme un tableau sur lequel se jouent, il est vrai, plusieurs scènes, mais dont toutes les parties contribuent cependant, chacune pour sa part, à donner, à la fin, une impression unique.

Il convient maintenant d'examiner les textes parallèles de Luc et de Matthieu, pour noter, s'il y a lieu, les indications nouvelles que nous pourrions y rencontrer.

§ 3. ÉTUDE DU TEXTE Luc 8 ; 19-21.

19. Παρεγένετο δὲ πρὸς αὐτὸν ἡ μήτηρ καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ, καὶ οὐκ ἠδύναντο συντυχεῖν αὐτῷ διὰ τὸν ὄχλον. 20. ἀπηγγέλη δὲ αὐτῷ· ἡ μήτηρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί σου ἐστίκασιν ἔξω ἰδεῖν σε θέλοντες. 21. ὁ δὲ ἀποκριθεὶς εἶπεν πρὸς αὐτούς· μήτηρ μου καὶ ἀδελφοί μου οὗτοι εἰσιν οἱ τὸν λόγον τοῦ θεοῦ ἀκούοντες καὶ ποιῶντες.

19. *Arrive alors vers lui (Jésus) sa mère ainsi que ses frères ; mais ils ne parvenaient pas à l'aborder, à cause de la foule.* 20. *Alors on lui rapporta : ta mère et tes frères se tiennent dehors ; ils désirent te voir.* 21. *Mais lui, répondant, leur dit : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. »*

Remarques de traduction.

1^o au v. 19. — Le verbe παραγίνομαι veut dire exactement *s'approcher de* et indique l'action de *venir d'ailleurs*. Observons déjà combien ce verbe correspond bien alors à l'ἑξῆλθον de Marc 3 ; 20 qui visait la demeure des proches de Jésus, différente, comme on l'a vu, de l'οἶκον où se trouvait celui-ci.

2^o au même v., dans l'emploi du verbe συντυγχάνω, il y a l'idée de *s'approcher*, dans le but de *converser*, de *conférer directement avec quelqu'un*. Cela indique de la part des proches l'intention arrêtée de rencontrer Jésus face à face.

3^o au v. 20, — l'emploi du verbe ἀπαγγέλλω montre bien que ceux qui avertissent Jésus sont des messagers directs envoyés par les proches : c'est encore une donnée conforme au texte de Marc 3 ; 31 — ἀπέστειλαν πρὸς αὐτὸν καλοῦντες αὐτόν.

LES VARIANTES DU TEXTE

1^o au v. 20, le ms. D remplace ἰδεῖν σε θέλοντες par ζητοῦντες σε. Cette leçon rappelle davantage le texte de Marc 3 ; 32... ἔξω

ζητοῦσιν σε. — Un copiste aura pu corriger, dans une tendance harmonistique ; mais rien ne vient confirmer absolument cette hypothèse qui reste arbitraire. Observons toutefois combien la première expression, celle de Luc, est plus douce, inoffensive même.

2^o *au v. 21*, le ms. D porte αὐτοῖς au lieu de πρὸς αὐτούς et met l'article devant μήτηρ comme devant ἀδελφοί. Ces deux variantes n'ont aucune influence sur le sens ; mais comme elles rappellent aussi le texte de Marc 3 ; 33. — αὐτοῖς λέγει et ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδ. μου, elles sont très explicables, si l'on suppose qu'elles sont le fait du même copiste à tendances harmonistiques.

DONNÉES DU TEXTE : Luc 8 ; 19-21.

Comme on a pu déjà s'en rendre compte, le texte de Luc, bien moins complet que celui de Marc, ne nous fournit aucune donnée nouvelle. Nous y trouvons en tout cas une confirmation des points relevés dans Marc 3 ; 31-35, mais aucune allusion à Marc 3 ; 21 (b).

De ce texte nous retirons en effet les indications suivantes :

1^o Jésus se trouve à l'intérieur d'une maison ¹ : cela ressort de l'expression ἐσθήχασιν ἔξω rapportée aux proches.

2^o Il y a foule autour de lui, à tel point que, venant du dehors, on ne peut l'approcher.

3^o Ses proches sont venus pour le voir et lui parler en personne. Cette intention résulte clairement de l'emploi des verbes παρῆγενετο et συντυχεῖν, d'une part et d'autre part des mots οὐκ ἠδύναντο, qui indiquent les efforts entrepris pour arriver au but.

4^o Jésus ne se rend pas à l'appel que lui font ses proches, par

¹ Il s'agit ici encore d'une maison de Capernaüm ; on pourrait l'établir, comme nous l'avons fait pour Marc, d'après les passages Luc 4 ; 23, 31 et 7 ; 1 qui nous présentent encore Capernaüm comme un centre d'évangélisation.

un ou des intermédiaires directs (indirects, si la commission s'est faite de proche en proche jusqu'à Jésus). Il prononce alors une parole identique, pour le fond, à celle de Marc 3 ; 35 et dont nous devons plus tard apprécier la portée.

Sur les différences de détail qui existent entre les récits parallèles de Luc et de Marc nous nous expliquerons plus loin, quand nous discuterons au sujet du texte le plus ancien. Mais avant d'entreprendre cette étude, il nous faut encore examiner le texte de Matthieu.

§ 4. ÉTUDE DU TEXTE : Matthieu 12 ; 46-50.

46. Ἐτι αὐτοῦ λαλοῦντος τοῖς ὄχλοις, ἰδοὺ ἡ μήτηρ καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ εἰσὶν ἐξω ζητοῦντες αὐτῷ λαλῆσαι. 47. [εἶπεν δέ τις αὐτῷ· ἰδοὺ ἡ μήτηρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί σου ἔξω ἐστήκασιν ζητοῦντές σοι λαλῆσαι.] 48. ὁ δὲ ἀποκριθεὶς εἶπεν τῷ λέγοντι αὐτῷ· τίς ἐστιν ἡ μήτηρ μου, καὶ τίνας εἰσὶν οἱ ἀδελφοί μου ; 49. καὶ ἐκτείνας τὴν χεῖρα [αὐτοῦ] ἐπὶ τοὺς μαθητάς αὐτοῦ εἶπεν· ἰδοὺ ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί μου· 50. ὅστις γὰρ ἂν ποιήσῃ τὸ θέλημα τοῦ πατρὸς μου τοῦ ἐν οὐρανοῖς, αὐτός μου ἀδελφὸς καὶ ἀδελφὴ καὶ μήτηρ ἐστί.

46. Comme il parlait encore à la foule, voici : sa mère et ses frères s'étaient tenus dehors, cherchant à lui parler. 48. Mais il répondit à celui qui le lui avait dit : « qui est ma mère et qui sont mes frères ? » 49. Puis, ayant étendu la main sur ses disciples, il dit : « voici ma mère et mes frères : 50. car quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. »

Remarque de traduction.

Nous avons traduit le pluriel ὄχλοις, comme s'il y avait eu le singulier ; nous l'avons fait intentionnellement, car ce pluriel n'est dans Matthieu qu'une simple particularité de style et n'offre

pas un sens différent de celui du singulier — *comp.* Matth. 5 ; 1 = 9 ; 8, 33, 36 = 12 ; 46 = 13 ; 34, *al.*

LES VARIANTES DU TEXTE

Une seule présente un certain intérêt et mérite que nous la signalions.

Les mss. $\aleph^a$ CDZΣ. . contiennent le v. 47 en entier ; les mss. $\aleph^*$ et B, au contraire, ne le contiennent pas. En la matière, comme il n'y a pas partage égal des manuscrits et comme la correction $\aleph^a$ est de date incertaine, c'est la leçon des deux grands mss. du iv^e siècle : $\aleph^*$ et B, qui seule fait autorité. Nous avons donc supprimé ce v. dans notre traduction. Mais dans le v. 47 qu'il porte, le ms. $\aleph^a$ ajoute après τις : τῶν μαθητῶν αὐτοῦ ; n'y aurait-il pas dans ce fait une indication sur la date de la correction ? Puisque ni le ms. $\aleph^*$ ni les mss. CDZΣ. . ne portent cette addition, celle-ci pourrait peut-être leur être postérieure et remonterait ainsi, au plus haut, à la fin du vi^e siècle. Il nous paraît plus difficile de supposer au contraire que les quatre mss. CDZΣ se soient tous accordés pour supprimer la leçon τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, si celle-ci s'était trouvée de très bonne heure dans le ms. $\aleph^*$. Il est donc permis de croire, grâce à cette addition supplémentaire du ms. $\aleph^a$, que l'introduction du v. 47 dans ce ms. est elle-même postérieure aux mss. CDZΣ.

Mais il nous reste à expliquer la cause de l'introduction de ce v. 47 dans les mss. postérieurs. Comme il n'ajoute absolument rien au fond du texte, puisqu'il répète simplement le v. précédent, il ne peut être, d'après nous, que le fait de copistes qui auront voulu accorder davantage le récit de Matthieu avec ceux de Luc et de Marc (Luc 8 ; 20 et Marc 3 ; 32). Croyant à un oubli peut-être des copistes des mss. antérieurs, ils ont pu même penser réparer une faute en agissant ainsi. Or il est très improbable que le texte de Matthieu ait jamais porté le v. 47 ; nous savons en effet que pour le fond des récits historiques le dernier rédacteur du 1^{er} év. a suivi la relation de Marc, en la

résumant beaucoup¹. Dans ces conditions, la suppression *du* v. 47 était tout indiquée.

Remarquons d'ailleurs combien la comparaison de ce v. avec ses *parallèles* dans Luc et dans Marc nous porte à croire à l'addition d'un copiste. On saisit très bien comment celui-ci a utilisé les deux *parallèles* pour introduire son interpolation. Il avait à choisir entre ἀπηγγέλη δὲ αὐτῷ (Luc) et καὶ λέγουσιν αὐτῷ (Marc). Le mot ἀπηγγέλη non motivé par une mission des proches, comme dans Marc (ἀπέστειλαν πρὸς αὐτόν), lui paraît impropre et peut-être trop fort : mettra-t-il λέγουσιν? Mais en poursuivant la lecture du texte de Matthieu, il aperçoit *au* v. 48 : εἶπεν τῷ λέγοντι αὐτῷ. C'est donc un seul qui a parlé ; voilà le τις justifié et comme il y avait εἶπεν τῷ λέγοντι, afin de garder le même style, le copiste inscrit εἶπεν δὲ τις ; il adopte ensuite l'ἰδοῦ de Marc, lui emprunte ζητέω, à Luc ἵστημι et inscrit : ἑστήκασιν ἔξω ζητοῦντες. Dans le but encore de conserver le même style, il ajoute σοὶ λαλῆσαι qui rappelle 46 (b).

Quant au copiste, auteur de l'addition τῶν μαθητῶν αὐτοῦ dans le ms ^a, en ajoutant le v. 47, il aura voulu préciser le τις, afin d'inscrire une addition plus claire. Supposant que les disciples devaient former le cercle le plus rapproché de Jésus, il pensa naturellement que, seul, un disciple avait pu l'interrompre, plutôt qu'un simple auditeur, placé plus loin et qui, peut-être, n'aurait pas osé prendre la parole, pendant que Jésus parlait.

DONNÉES DU TEXTE : Matth. 12 ; 46-50.

Le texte de Matthieu ne nous fournit aucune donnée nouvelle, mais, comme celui de Luc, il sert à confirmer les données du texte Marc 3 ; 31-35.

Nous apprenons par lui :

1° que Jésus se trouve à *l'intérieur d'une maison*² ; cela res-

1. Voir *Encyclop. des Sc. relig.* article *Synoptiques*.

2. Ici encore il est facile d'établir qu'il s'agit d'une maison de Capernaüm, d'après les textes Matth. 4 ; 13 = 8 ; 5 = 9 ; 1 = 11 ; 23.

sort de l'expression εἰσπύχουσιν ἐξω rapportée aux proches — v. 46) *b*.

2° il y a *foule* autour de lui — v. 46) *a*.

3° *ses proches veulent le voir* et lui parler en personne : l'emploi du verbe ζητοῦντες indique l'effort pour arriver à ce but ; et les mots εἰσπύχουσιν ἐξω leur insuccès, motivé par la présence de la foule.

4° Jésus, averti de la présence de ses proches et de l'objet de leur venue, ne se rend pas auprès d'eux et prononce, sous une forme très peu différente, la parole déjà rapportée dans Luc et dans Marc.

Sauf quelques divergences sur lesquelles nous allons nous expliquer dans le § suivant, il y a entre les récits de Matthieu et de Marc un parallélisme presque absolu. Les considérations qui vont suivre nous montreront quel est le texte le plus ancien.

§ 5. DÉTERMINATION DU TEXTE LE PLUS ANCIEN

Remarques préliminaires :

1° Notre point fixe de comparaison est naturellement le texte de Marc 3 ; 20-35 tel que nous l'avons rétabli dans son intégrité ; nous savons en effet qu'il est le plus complet et qu'il ne présente aucun élément postérieur surajouté.

2° Nous lui comparerons d'abord le texte de Matthieu 12 ; 46-50 que nous venons d'étudier et qui s'en rapproche le plus, à l'effet de rechercher le plus ancien des deux.

A. COMPARAISON DES TEXTES Marc 3 ; 20-35 et Matthieu 12 ; 46-50.

En premier lieu, nous repoussons l'hypothèse qu'on pourrait faire pour diminuer la force du récit de Marc, en disant que

les v. 20 et 21 sont une amplification due à la plume du rédacteur. En effet : 1° on n'amplifie qu'une donnée existant déjà. 2° La donnée du texte Marc 3 ; 21) *b* si particulière et à la fois si précise ne saurait être une amplification.

D'autre part, ces mêmes versets ne sont pas une addition : nous l'avons déjà montré en faisant ressortir leur lien avec les v. 31-35. Qu'il nous suffise d'ajouter que l'on concevrait beaucoup mieux la suppression que l'addition d'un pareil passage dans les mss. d'un évangile canonique ; or tous les grands mss. le portent.

Maintenant si nous étudions la place même qu'occupent dans les évangiles les récits considérés, nous voyons d'abord que dans Marc le récit 3 ; 20-35 se rattache d'une façon naturelle et logique à ce qui précède. En effet, au début du chapitre 3, nous voyons Jésus se retirer avec ses disciples du côté de la mer (3 ; 7) suivi d'une foule immense. Puis, *au* v. 13, nous le voyons monter à l'écart sur une montagne, afin de procéder, dans le calme et le recueillement, au choix des douze apôtres. Enfin, *au* v. 20 nous le voyons de retour à Capernaüm, dans l'οἶκον, où il est entré avec les douze qu'il vient de choisir. Ces divers événements se tiennent, se suivent ; c'est une série de tableaux très précis dans les détails et qu'aucune confusion ne vient troubler.

Dans Matthieu, au contraire, la première observation qui s'impose au sujet de la scène de Capernaüm, est qu'elle n'a aucun lien avec ce qui précède. Elle s'y trouve juxtaposée, plutôt que rattachée, à un discours apologétique et polémique de Jésus : il n'y a pas de lien logique entre les deux. Le récit débute par les mots vagues : ἔτι αὐτοῦ λαλοῦντος, qui pourraient se placer à la suite de n'importe quel autre discours de Jésus et avant n'importe quel autre récit de l'évangile. Un léger souci d'exactitude fait cependant ajouter τοῖς ὄχλοις au rédacteur, sans doute pour rappeler l'ὄχλος de Marc 3 ; 20, répété Marc 3 ; 32.

Nous allons voir, du reste, qu'il y a des rapports étroits de dépendance entre le texte de Matthieu et celui de Marc qui a servi de base au précédent. Cette constatation ne doit pas nous

étonner ; nous savons en effet que l'évangile de Marc a servi de cadre au rédacteur de notre *Matthieu actuel*¹ et que celui-ci a disséminé dans ce cadre des groupes successifs : 1° une traduction grecque des Λόγια réunis par l'apôtre Matthieu et écrits en langue hébraïque ; 2° des paraboles ; 3° des récits de miracles, etc.

Tout l'évangile de Marc se retrouve ainsi dans celui de Matthieu, à part une centaine de versets au plus ; mais il s'y trouve à l'état de résumé et parfois transformé par le fait des tendances manifestement liturgiques du rédacteur. Nous en verrons un exemple justement dans le texte Matth. 12 ; 46-50.

Cela posé : 1° le récit de Matthieu 12 ; 46-50 n'appartenant pas à la source Λόγια, puisqu'il n'est pas un discours, mais un simple récit historique émaillé d'une parole de Jésus, n'est pas plus ancien que le texte de Marc 3 ; 20-35.

2° il est *plus récent* que lui, puisqu'il en dépend manifestement, comme nous allons le montrer.

Tout d'abord, le rédacteur du 1^{er} évangile, ne saisissant pas, dans Marc, le lien des v. 20 et 21 avec les v. 31-35 et croyant à une répétition inutile, ou bien offusqué par l'accusation des proches contre Jésus et dans ce cas, plus radical que le copiste du ms. D, sur le même point (*voir plus haut* § 1 : *les variantes du texte*), s'est contenté de reproduire, en les résumant, les v. 31-35, tout en leur faisant subir quelques modifications dont il est facile de comprendre la raison, grâce aux observations précédentes.

Ainsi, ayant rejeté en fait les v. 20 et 21, le rédacteur trouve naturellement impropre la forme un peu impérative de Marc 3 ; 31 : ἀπέστειλαν πρὸς αὐτὸν καλοῦντες αὐτόν ; il l'adoucit singulièrement en mettant après un plus-que-parfait intentionnel, εἰσπήκισαν, ces simples mots : ἔξω ζητοῦντες αὐτῷ λαλῆσαι — v. 46 (b) ; quoi de plus anodin que ce terme de λαλῆσαι, pour tempérer la sécheresse

1. Voir ED. STAFFER. *Le N. Test.*, év. de Matth., préface, page 38, ligne 13 et ss. et *Encyclop. des Sc. relig.*, article *Synoptiques* ; pour le texte grec de Papias, voir EUSEBE. *Hist. eccl.* livre 3, chap. 39.

et la force du ζητοῦντες ? D'après ce plus-que-parfait, εἰσπῆκισαν — *s'étaient tenus* —, il semblerait que les proches, loin de troubler Jésus dans son enseignement, en cherchant à l'aborder, ou en le faisant appeler, aient patiemment, presque respectueusement attendu au dehors soit que Jésus sortit, soit que quelqu'un voulût bien l'avertir de leur présence, au moment où il aurait fini de parler. Qu'il y a loin de cette attitude, si humble, au κρατῆσαι de Marc 3 ; 21 ! Il a suffi de la suppression de deux versets, de la fin d'un seul même, 21 (b), pour dénaturer complètement le récit de Marc.

De même, *au v. 33 (a)*, si le rédacteur repousse les mots αὐτοῖς λέγει, c'est parce qu'αὐτοῖς vise le λέγουσιν *du v. 32* et qu'il ne veut pas admettre qu'il se soit produit un trouble quelconque à l'occasion de la venue des proches. Aussi ne sont-ce plus *quelques-uns* qui avertissent Jésus, mais *un seul* (v. 48). Et comme il y aurait eu quand même un certain trouble, si la foule avait été assise, le rédacteur a pris soin de supprimer, *au v. 32 (a)*, les mots καὶ ἐκάθητο περὶ αὐτὸν ὄχλος.

On voit comme les proportions de la scène de Capernaüm sont de plus en plus réduites et combien l'écart s'accroît entre les deux récits. Ce sont bien là des signes de postériorité : plus on s'écarte des sources vraiment anciennes et plus l'on voit apparaître ainsi dans les récits des modifications profondes, dues aux tendances dogmatiques des rédacteurs ou des copistes, ou bien à certaines habitudes liturgiques. Celui qui voudrait s'en rendre compte, d'une manière encore plus précise, n'aurait qu'à suivre le récit du baptême de Jésus, depuis celui que nous trouvons dans Marc jusqu'à celui, par exemple, de la liturgie syriaque dite de Sévère (1^{re} édit., Anvers, Plantin, 1572 ; page 24). Il verrait, en passant par Luc, le Matthieu actuel, le 4^e év., l'évangile des Hébreux (*forme nazaréenne*), l'évangile des Hébreux (*forme ébionite*) et Justin Martyr (*dialogue avec Tryphon* : chap. 88 et 103), il verrait de combien d'enrichissements chaque étape du récit l'a doté. Et il comprendrait, en même temps, que remonter la chaîne jusqu'au premier anneau, n'est pas risquer

de s'appauvrir : il y a toujours plus de sève dans le tronc que dans les sarments.

Il en est ainsi pour le récit qui nous occupe : dans le texte de Matthieu, la scène de Capernaüm est devenue quelque chose de tout intime entre Jésus et ses disciples. Jamais elle n'avait eu ce caractère dans le texte de Marc : mais dans Matthieu elle est le fait de cet esprit liturgique qui apparaît clairement *au v. 49*. Tandis que dans Marc, *au v. 34*, il est dit de Jésus : καὶ περιβλεψάμενος τοὺς περὶ αὐτὸν κύκλῳ καθημένους, le rédacteur de Matthieu, non pas seulement dans le but d'abrégér un peu, mais surtout, pour répondre à ses tendances, remplace le regard de Jésus (περιβλεψάμενος) par le geste liturgique de la bénédiction : καὶ ἐκτείνας τὴν χεῖρα; puis, comme il pense que ce sont les disciples qui entourent Jésus le plus directement, et que la parole de leur Maître leur est plus spécialement destinée, il remplace τοὺς περὶ αὐτὸν κύκλῳ καθημένους par ces simples mots τοὺς μαθητὰς αὐτοῦ. — Il interprète au lieu de citer.

C'est dans le même esprit liturgique que le rédacteur remplace encore le τοῦ θεοῦ de *Marc 35* par τοῦ πατρὸς μου τοῦ ἐν οὐρανοῖς. Se rappelant que c'était là une expression familière à Jésus et la trouvant peut-être introduite par l'oraison dominicale, dans les premières liturgies, il ne craint pas de faire la substitution.

Des observations précédentes, il faut déduire que le rédacteur du *Matthieu actuel* a bien suivi le texte de Marc, sur notre point particulier, mais qu'il l'a suivi en montrant une tendance évidente à adoucir les faits et les termes qui, malgré leur réalité, lui ont paru trop durs et à donner au récit une allure plus tranquille, plus intime et aussi plus liturgique. Tous ces traits marquent suffisamment la postériorité du récit du premier évangile et vérifient sur ce point les conclusions générales de la critique historique d'après laquelle la relation de Marc est beaucoup plus ancienne que la rédaction du 1^{er} évangile.

B. COMPARAISON DES TEXTES Marc 3; 20-35
et Luc 8; 19-21.

Comme le récit de Matthieu, le récit de Luc vient après un discours apologétique et polémique de Jésus. Rien ne le prépare : il est sans lien logique avec ce qui précède. Pour ce récit, comme pour celui du 1^{er} évangile, si la critique interne du texte ne nous montrait pas d'une façon évidente que Jésus se trouve dans une maison, tout porterait à croire que la scène des proches s'est passée en plein air : cela tient à l'absence de toute donnée rappelant les v. 20 et 21 de Marc, qui nous avertissaient avec soin, au contraire, de l'entrée de Jésus dans l'οἶκον.

Le texte de Luc n'offre pas une dépendance littéraire aussi étroite que le précédent avec le texte de Marc : au contraire, il donne même une rédaction différente de la parole de Jésus. La question du récit le plus ancien ne paraît donc pas facile à trancher, au premier abord. Mais nous savons comment Luc a écrit son évangile, après avoir compilé soigneusement des écrits antérieurs relatant les faits de l'histoire évangélique. Il le dit lui-même dans son prologue : Luc 1; 1 et ss. et le v. 3 nous montre tout le soin qu'il a mis : « *il m'a paru bon, à moi aussi, après avoir fait effort pour remonter à l'origine de tout, exactement et d'une façon suivie, de te l'écrire...* »

Luc a donc certainement connu la rédaction de Marc, que la plupart des critiques placent chronologiquement avant sa propre relation ; mais s'il l'a connue et, comme nous le croyons, soigneusement consultée, il ne l'a pas connue seule : il devait, en écrivant, avoir sous les yeux les diverses rédactions qu'il avait pu réunir.

On se représente alors très bien qu'après avoir pris connaissance de chacune d'elles et relevé les points précis qui s'y trouvaient, il en ait gardé la substance commune pour la rédiger, en la résumant, et sous une forme indépendante, plus littéraire, plus originale.

Dans cette hypothèse, on comprend très bien aussi que le texte de Luc ne puisse rappeler celui de Marc, ni pour le style ni pour la forme ; mais, ce que l'on s'explique beaucoup moins, si Luc a connu la rédaction de Marc, comme nous verrons que cela est certain, c'est comment, trouvant là un récit complet, il ne l'a pas mieux suivi ? Nous savons pourtant avec quel soin il déclare lui-même avoir procédé. Les autres rédactions, en sa possession, n'auraient-elles pas contenu de *parallèles aux v. 20 et 21* de Marc ? Mais même en admettant cette hypothèse, en raison du soin minutieux avec lequel Luc dit avoir procédé, faut-il admettre que ces rédactions l'aient assez influencé pour l'empêcher de tenir compte, au moins dans une faible mesure, des données du texte de Marc ? Il devait certainement attacher une très grande valeur à cette rédaction que l'on sent si fidèle.

Mais voici peut-être la cause de ce silence : comme le rédacteur du Matthieu actuel, Luc a fait accueil aux récits de *l'évangile de l'enfance*. Or ceux-ci ne lui ont guère paru conciliables sans doute avec les *v. 20 et 21* de Marc. Alors, entre deux versets sans lien apparent avec le reste et les riches et si poétiques récits de *l'évangile de l'enfance*, il n'y avait pas longtemps à hésiter : les *v. 20 et 21* furent éliminés.

Seulement, pour si habile et si radicale que fût cette suppression, elle n'est pas sans avoir laissé de traces. Celles-ci nous permettront de reconnaître que Luc a connu le contenu des *v. 20 et 21* de Marc et nous verrons que s'il ne les a pas suivis à la lettre, il les a du moins résumés, sur certains points, ou adoucis sur d'autres, de manière à écarter tout ce que le style de Marc pouvait avoir de trop rude et à faire disparaître toute intention équivoque dans la démarche des proches.

1^o Ainsi au *v. 31* de Marc, Luc remplace le simple ἔρχεται par le verbe παρῆγενετο ; d'après nous, étant donné le sens précis de ce verbe, seul le souvenir de τῆς ἑλθούσας de Marc 3 ; 21 a pu motiver la substitution (voir plus haut § 3, remarques de traduction, 1^o).

2^o Plus exact que le rédacteur du 1^{er} évangile, Luc ne pré-

sente pas les proches comme attendant patiemment que Jésus ait fini de parler ou qu'on l'avertisse. Il se rappelle que Marc avait mentionné, *au v. 20*, une foule si nombreuse que Jésus et ses disciples n'avaient même pas pu s'occuper de leur nourriture. Il inscrit donc sincèrement les efforts des proches pour voir Jésus et ne cache pas leur insuccès à cause de la foule. S'il n'avait connu que *les v. 31-35* de Marc, Luc n'aurait peut-être pas été aussi explicite sur ce point ; car ces versets ne donnent pas à eux seuls l'idée d'une foule assez considérable pour empêcher tout accès. Mais, comme nous le verrons à l'instant, Luc se garde bien de faire deviner le vrai sens de la venue des proches.

3° Luc remplace l'expression ἀπέστειλαν πρὸς αὐτὸν καλοῦντες αὐτὸν par un seul mot ἀπηγγέλη qui conserve bien l'idée d'une commission donnée et faite, d'un message reçu et transmis ; ce mot se substitue alors au simple λέγουσιν, suffisant dans Marc, mais insuffisant pour Luc.

4° *A la fin du v. 32* de Marc, le ζητοῦσιν σε rapporté aux proches lui paraît trop fort, employé ainsi tout seul. Le κρατῆσαι et l'ἐξέστη du *v. 21* de Marc ayant été éliminés, le ζητοῦσιν, qui leur correspondait à merveille, ne convient plus : à sa place, Luc emploie ἵσταμαι du *v. 31* qu'il venait de voir sans le prendre ; il le fait suivre des mots inoffensifs ἰδεῖν σε θέλοντες et introduit ainsi une altération très grave, puisque ces mots n'indiquent plus chez les proches *que le tendre désir d'une douce affection*.

5° *Au v. 33* de Marc, Luc élimine la question de Jésus¹ : τίς ἐστιν ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί μου ; — de même, *à la fin du v. 35*, il élimine les mots οὗτος ἀδελφός μου καὶ ἀδελφὴ καὶ μήτηρ ἐστίν. Serait-ce pour ne pas trop attirer l'attention sur les proches et glisser le plus possible ? Ou bien serait-ce pour améliorer le style de Marc ? On sait en effet que le style de Luc est beaucoup

1. D'après nous, Luc a eu tort de supprimer la question de Jésus, de même que les mots ἀδελφός et μήτηρ, *au v. 35 (b)*. Ces paroles n'étaient pas des répétitions involontaires : au contraire, ce devait être à dessein, pour mieux faire comprendre l'idée qu'il voulait exprimer, que Jésus a ainsi répété les mêmes mots. On sait qu'il est coutumier du fait.

plus littéraire : or le passage présent ne manque pas d'une certaine élégance : l'allure en est toute classique et se fait sentir par l'emploi de mots comme συντυχεῖν. Mais, sur ce point, nous croyons plutôt que Luc a hâte d'arriver à la parole importante de Jésus prononcée à ce moment : c'est pourquoi il passe encore, *au v. 34 (a)*, les mots qu'il ne juge pas indispensable de noter.

6° Quant à la parole même de Jésus, elle est exactement rapportée pour le fond : la forme seule diffère ; mais on peut s'expliquer la modification. Voulant mettre surtout l'accent sur cette parole, Luc a mis en lumière, en les développant, les deux idées contenues dans l'expression ποιεῖν τὸ θέλημα τοῦ θεοῦ et qui sont bien : *écouter la parole et la mettre en pratique* : τὸν λόγον τοῦ θεοῦ ἀκούοντες καὶ ποιοῦντες.

De tout ce qui précède il faut conclure que Luc a très probablement suivi Marc, quoique d'une façon indépendante, tantôt le résumant, ou l'amplifiant, tantôt l'adoucissant. Du moins le but de ses préoccupations n'échappe-t-il pas : tout en essayant d'être le plus exact possible, Luc ne s'est pas encore assez débarrassé de ses opinions dogmatiques personnelles pour avoir fait œuvre rigoureuse d'historien.

En résumé, le texte de Marc 3 ; 20-35 est plus ancien que les textes de Luc 8 ; 19-21 et de Matthieu 12 ; 46-50. Nous laissons de côté la comparaison des textes de Matthieu et de Luc qui n'offre aucun intérêt, étant donné les rapports de Matthieu et de Marc. Nous admettons sans discussion que chacun de ces récits porte la date de l'évangile dans lequel il se trouve et nous subordonnons par suite chronologiquement le récit de l'évangile de Matthieu (*forme actuelle*) à celui de l'évangile de Luc ; le premier étant sans doute postérieur à l'an 90 et le second ayant été très probablement écrit entre 80 et 90. Marc daterait de 70 environ.

CHAPITRE II

ÉTUDE DES TEXTES DU QUATRIÈME ÉVANGILE

§ 1. ÉTUDE DU TEXTE : Jean 2 ; 1-5.

1. Καὶ τῇ ἡμέρᾳ τῇ τρίτῃ γάμος ἐγένετο ἐν Κανᾷ τῆς Γαλιλαίας, καὶ ἦν ἡ μήτηρ τοῦ Ἰησοῦ ἐκεῖ. 2. ἐκλήθη δὲ καὶ ὁ Ἰησοῦς καὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ εἰς τὸν γάμον. 3. καὶ ὑστερήσαντος οἴνου λέγει ἡ μήτηρ τοῦ Ἰησοῦ πρὸς αὐτόν· οἶνον οὐκ ἔχουσιν. 4. καὶ λέγει αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς· τί ἐμοὶ καὶ σοί, γύναι ; οὐπω ἤκει ἡ ὥρα μου. 5. λέγει ἡ μήτηρ αὐτοῦ τοῖς διακόνουσιν· ὅ τι ἂν λέγῃ ὑμῖν, ποιήσατε.

1. *Le troisième jour, il y eut un repas de nocces à Cana de Galilée et la mère de Jésus s'y trouvait : 2. Or Jésus avait été aussi invité au repas, ainsi que ses disciples. 3. Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : ils n'ont plus de vin. 4. Mais Jésus lui dit : « qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue. » — 5. Sa mère dit aux serviteurs : ce qu'il vous aura dit de faire, faites-le.*

Remarques de traduction.

1^o Au v. 4, les mots τί ἐμοὶ καὶ σοί ; qu'y a-t-il entre moi et toi, signifient : que me veux-tu, laisse-moi faire comme je l'entends. Nous apprécierons plus loin la portée de cette parole.

2° *au même v.* le terme γύναι, *femme*, n'implique aucune intention désobligeante de la part de Jésus à l'égard de sa mère ; mais il vient renforcer encore les mots qui le précèdent. Nous reviendrons sur ce point.

LES VARIANTES DU TEXTE

Au v. 3	{	le ms. $\aleph^*$ porte καὶ οἶνον οὐκ εἶχον, ὅτι συνετελέσθη ὁ οἶνος τοῦ γάμου. — <i>et ils n'avaient plus de vin, car le vin du repas était épuisé.</i> les mss. $\aleph^a$BA... portent, à la place de la leçon précédente, les simples mots : καὶ ὑστερήσαντος οἴνου.
---------	---	--

La correction du ms. $\aleph^a$, étant de date incertaine, n'a qu'une autorité relative et comme $\aleph^*$ et B se partagent, rien ne vient déterminer positivement notre choix.

Cependant, la leçon $\aleph^*$ nous paraît postérieure à celle des mss. B et A : car elle trahit le besoin d'expliquer pourquoi le vin était épuisé. Peut-être le texte tout-à-fait primitif du ms. $\aleph$ ne portait-il que ces mots : καὶ οἶνον οὐκ εἶχον et la suite aurait été introduite, marginalement d'abord, comme explication du texte, par un copiste trop désireux de ne pas inscrire un passage ambigu et susceptible de prêter à des commentaires équivoques. Plus tard cette explication se serait introduite dans le corps même du récit.

La leçon $\aleph^a$ BA... peut faire douter s'il y avait du vin dès le début du repas ; au contraire, la leçon du ms. $\aleph^*$ est très claire : le vin ordinaire était fini, on attendait le bon vin. Cela est tout-à-fait conforme à la parole de l'ordonnateur du repas, rapportée *au v. 10* et qui montre qu'en effet cela se passait ainsi habituellement :

« mais toi, tu as réservé le bon vin jusqu'à présent. »

DONNÉES DU TEXTE : Jean 2 ; 1-5.

1° *Jésus se trouvant avec sa mère à un repas de noces, le vin vient à manquer* — peu nous importe le motif.

2° *Marie en avertit Jésus en disant : οἶνον οὐκ ἔχουσιν.*

Si l'on détache cette parole de Marie, du contexte, pour l'examiner en elle-même, il est impossible d'arriver à une solution. On peut faire à son sujet un nombre infini d'hypothèses quant au sens à lui attribuer, et aucune ne peut avoir une valeur positive.

Mais, si à côté de cette parole on examine la réponse qu'elle a provoquée de la part de Jésus, la question s'éclaircit aussitôt. Quand Jésus dit : *mon heure n'est pas encore venue*, la suite même du récit nous fait comprendre ce qu'il a voulu dire : il n'est pas temps encore, pour moi, de me révéler clairement comme le Messie en accomplissant ce miracle que tu n'as pas osé me demander ouvertement.

Marie avait donc demandé un miracle : c'est le seul point que nous ayons à retenir pour le moment. Il reviendra en discussion dans la deuxième partie de notre étude.

3° *Jésus ne se rend pas au désir de sa mère* : le τί ἐμοὶ καὶ σοί, γύναι; montre qu'il entend réserver sa complète spontanéité d'action, du côté de l'homme, du moins, mais non du côté de Dieu avec qui, on le sait, sa communion était parfaite.

4° *Marie comprend qu'elle ne doit plus insister et s'en remet complètement à Jésus*, comme le montre sa parole aux serviteurs : « *ce qu'il vous aura dit de faire, faites-le.* »

§ 2. ÉTUDE DU TEXTE : Jean 7 ; 2-10.

2. Ἦν δὲ ἐγγύς ἡ ἑορτὴ τῶν Ἰουδαίων ἡ σκηνοπηγία. εἶπονο ὧν πρὸς αὐτὸν οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ· 3. μετὰ βῆθι ἐντεῦθεν καὶ ὕπαγε εἰς τὴν Ἰουδαίαν,

ἵνα καὶ οἱ μαθηταὶ σου θεωρήσουσιν τὰ ἔργα σου ἃ ποιεῖς· 4. οὐδεὶς γάρ τι ἐν κρυπτῷ ποιεῖ καὶ ζητεῖ αὐτὸς ἐν παρρησίᾳ εἶναι. εἰ ταῦτα ποιεῖς, φανέρωσον σεαυτὸν τῷ κόσμῳ. 5. οὐδὲ γὰρ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ ἐπίστευον εἰς αὐτόν. 6. λέγει οὖν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς· ὁ καιρὸς ὁ ἐμὸς οὕπω πάρεστιν, ὁ δὲ καιρὸς ὁ ὑμέτερος πάντοτε ἐστίν· ἔτοιμος. 7. οὐ δύνανται ὁ κόσμος μισεῖν ὑμᾶς, ἐμὲ δὲ μισεῖ, ὅτι ἐγὼ μαρτυρῶ περὶ αὐτοῦ ὅτι τὰ ἔργα αὐτοῦ πονηρὰ ἐστίν. 8. ὑμεῖς ἀνάβητε εἰς τὴν ἑορτήν· ἐγὼ οὐκ ἀναβαίνω εἰς τὴν ἑορτήν ταύτην, ὅτι ὁ ἐμὸς καιρὸς οὕπω πεπλήρωται. 9. ταῦτα δὲ εἰπὼν αὐτοῖς ἔμεινεν ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ. 10. Ὡς δὲ ἀνέβησαν οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ εἰς τὴν ἑορτήν, τότε καὶ αὐτὸς ἀνέβη, οὐ φανερῶς ἀλλὰ ὡς ἐν κρυπτῷ.

2. Or la fête juive des tabernacles approchait ; c'est pourquoi ses frères lui dirent : 3. « Pars d'ici et rends-toi en Judée ; de cette manière les disciples que tu y comptes pourront voir aussi les propres œuvres que tu fais. 4. Aucun homme, en effet, n'agit en cachette, s'il cherche lui-même à être connu : si tu accomplis ces œuvres, manifeste-toi toi-même au monde. » 5. En effet ses frères ne croyaient pas en lui. 6. C'est pourquoi Jésus leur dit : « mon temps n'est pas encore venu ; le vôtre est toujours propice, 7. le monde ne peut pas vous haïr ; mais moi il me hait, parce que je rends témoignage, à son sujet, que ses œuvres sont mauvaises. 8. Vous, montez à la fête ; quant à moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli. » 9. Alors, ayant dit cela, il resta en Galilée. 10. Mais lorsque ses frères montèrent à la fête, il y monta aussi lui-même, non pas ouvertement, mais (comme) en cachette.

Remarques de traduction

1^o Nous avons une remarque à faire, au sujet de la ponctuation. A cause du lien qui existe entre la fin du v. 6 et le début du v. 7, nous avons préféré mettre, en traduisant, une simple virgule entre ἔτοιμος et οὐ δύνανται. Le v. 7 est en effet l'explication du v. 6 (b) et doit être rattaché à lui, d'après nous, comme s'il y avait γάρ entre les deux versets.

Si l'on adopte cette première modification, il faut naturelle-

ment mettre un point et virgule après ὑμᾶς au v. 7 (a) ; l'opposition est ainsi mieux marquée.

2° *A la fin du v. 10*, nous avons mis le mot (*comme*) entre parenthèses : nous croyons, en effet, qu'il représente une leçon postérieure ; nous verrons laquelle en étudiant ci-après les variantes du texte.

LES VARIANTES DU TEXTE

Elles sont nombreuses ; nous ne donnons que les plus importantes.

1° *Au v. 3* { les mss. N^c... portent τὰ ἔργα σου ἃ ποιεῖς
le ms. B porte σοὺ τὰ ἔργα ἃ ποιεῖς
les mss. N^d portent τὰ ἔργα ἃ ποιεῖς

Remarquons d'abord que les leçons N^c et B sont identiques quant au sens ; d'après elles il faut traduire comme nous l'avons fait : *les propres œuvres que tu fais*. D'après la leçon N^d il faudrait inscrire simplement : *les œuvres que tu fais*.

Il est difficile de dire, d'une façon précise, quelle est la leçon la plus ancienne, puisque les mss. N^{*} et B se partagent et que la correction N^c est de date incertaine. Mais il nous semble que la leçon N^d est la moins ancienne, parce que l'on conçoit mieux qu'un copiste ait supprimé, plutôt qu'introduit, le pronom personnel σου dont la présence se comprend, mais dont l'addition ne s'impose nullement.

2° *Au v. 4* { les mss. N... portent αὐτός avant παρρησίᾳ
les mss. BD portent αὐτό au lieu de αὐτός avant le
même mot
le ms. D^{*} porte même αὐτό après παρρησίᾳ
mais un correcteur Dⁿ a rétabli αὐτός en marge.

Encore sur ce point, les mss. N et B se divisent. Avec αὐτός, il faut traduire, comme nous l'avons fait : *aucun homme, en effet, n'agit en cachette, s'il cherche lui-même à être connu*. Avec αὐτό,

qui ne se rapporte plus à Jésus mais à τ , il faut inscrire : *aucun homme, en effet, n'accomplit quelque chose en cachette s'il cherche (en même temps) à le faire connaître.*

Au fond, le sens ne diffère pas. En plaçant $\alpha\upsilon\tau\acute{o}$ après $\pi\alpha\rho\rho\eta\sigma\iota\varsigma$, le ms. D rendait le second sens encore plus clair : il est vrai que ce ms. porte une correction ; mais la correction D^a est trop tardive pour pouvoir influencer notre choix.

On ne peut faire que des suppositions pour décider de la leçon la plus ancienne : un copiste a pu écrire $\alpha\upsilon\tau\acute{o}$ au lieu de $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ et introduire ainsi, par inattention, la leçon BD qui du reste est incorrecte (*il aurait fallu $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\delta\ \tau\omicron\upsilon\tau\omicron\tau\omicron$*). Nous ne pouvons rien dire de plus positif en la matière.

3° *Au v. 5* le ms. D présente une variante qu'il est intéressant de noter, car elle montre chez le copiste de ce ms. un nouvel exemple de sa tendance à rejeter tout élément susceptible de nuire à la gloire de Jésus. (Voir plus haut le premier exemple : § 1 — *les Variantes du texte* (2°) — *Remarques de traduction sur la variante 2* et *Explication de la variante.*)

Le ms. D* porte en effet $\omicron\iota\ \delta\epsilon$ au lieu de $\omicron\upsilon\ \delta\epsilon$, ce qui rend la proposition affirmative, de négative qu'elle était : puis l'imparfait $\acute{\epsilon}\pi\iota\sigma\tau\epsilon\upsilon\sigma\omicron\nu$ devient l'aoriste $\acute{\epsilon}\pi\iota\sigma\tau\epsilon\upsilon\sigma\alpha\nu$ et le simple mot $\tau\acute{o}\tau\epsilon$ est ajouté : l'ensemble donne alors un sens totalement nouveau et qui est celui-ci : *en effet, ses frères crurent en lui à ce moment.* Est-ce à dire qu'ils crurent en Jésus, au moment même où ils lui tinrent le langage que l'on sait ? Non, car dans ce cas le copiste aurait laissé l'imparfait et n'aurait pas ajouté $\tau\acute{o}\tau\epsilon$; le $\tau\acute{o}\tau\epsilon$, dans l'esprit du copiste, viserait plutôt le moment où Jésus a été justement l'objet de ce mouvement des foules que ses frères le poussaient à provoquer ; nous voulons parler *de l'entrée de Jésus à Jérusalem*, Jean 12 ; 12-19. La variante du copiste se traduirait donc très bien ainsi : *en effet, ses frères ne crurent en lui qu'à ce moment.* Malheureusement pour cette variante aucun texte ne vient l'appuyer. Elle nous a montré du moins à quelles fantaisies exégétiques un a priori dogmatique peut conduire.

les mss. versions et auteurs eccl. :
 4° *Au v. 8* } $\aleph D$ it^{pl} vg syr^a cop aeth arm Porphy^{ap} hier Cyr
 } Epiph alii portent $\omicron\upsilon\chi$
 } les mss. versions et auteurs eccl. :
 } B. . it³ syr^{bed} sah go Bas portent $\omicron\upsilon\pi\omega$.

Cette variante est importante : s'il y a $\omicron\upsilon\chi$, Jésus dit : « *je ne monte pas à cette fête.* » Et son refus paraît aussi absolu que définitif.

S'il y a au contraire $\omicron\upsilon\pi\omega$, Jésus dit : « *je ne monte pas encore à cette fête.* » — ce qui laisse supposer qu'il compte s'y rendre plus tard. Et alors, il n'y aurait plus de contradiction entre cette parole et le fait rapporté *au v. 10* qui nous montre Jésus se rendant, après le départ de ses frères, à la fête des tabernacles, malgré son refus primitif.

Dans le 1^{er} cas, au contraire, la contradiction paraît évidente, malgré le $\epsilon\nu\ \kappa\rho\upsilon\pi\tau\tilde{\omega}$ de la fin du *v. 10*.

Quelle leçon devons-nous choisir ? Chacune d'elles est aussi bien appuyée que l'autre. On ne peut se décider à coup sûr ; mais il nous semble que la leçon $\omicron\upsilon\pi\omega$ doit être moins ancienne que l'autre ($\omicron\upsilon\chi$) ; car la première paraît bien être un essai de conciliation entre la parole de Jésus et sa décision *du v. 10*. Il nous semble difficile de supposer au contraire qu'un copiste ait introduit une leçon susceptible de contredire au moins dans la forme, une décision prise par Jésus. Nous conservons donc la leçon $\omicron\upsilon\chi$, qui du reste n'introduit qu'une contradiction apparente : car ce que Jésus avait refusé, c'était d'aller à la fête dans les conditions où ses frères le poussaient à s'y rendre.

5° Citons une dernière variante importante :

Au v. 10 } les mss. $\aleph D$ portent $\acute{\alpha}\lambda\lambda' \epsilon\nu\ \kappa\rho\upsilon\pi\tau\tilde{\omega}$.
 } les mss. L. . ont $\acute{\alpha}\lambda\lambda' \acute{\omega}\varsigma \epsilon\nu\ \chi$.
 } les mss. B. . ont $\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha \acute{\omega}\varsigma \epsilon\nu\ \chi$.

Les mss. $\aleph$ et B se divisent. On peut donc hésiter entre les deux leçons. Mais il nous semble que la leçon $\aleph D$ doit être la plus ancienne, car la leçon LB..., très adoucie, pourrait bien être

une correction postérieure due à un copiste trop esclave de ses tendances et qui n'aurait pas voulu admettre que Jésus ait agi, fût-ce un seul jour, en se cachant.

DONNÉES DU TEXTE : Jean 7 ; 2-10.

1° *La fête des tabernacles* ¹ *approchant*, cette fête qui réunissait chaque année à Jérusalem un grand concours de peuple, les frères de Jésus lui disent : le moment est propice pour te manifester d'une façon grandiose en te rendant en Judée, si du moins tu fais vraiment tout ce qu'on raconte de toi.

2° *Jésus, connaissant l'incrédulité de ses frères et comprenant leur ironie leur déclare que l'heure de se manifester ainsi n'est pas encore venue pour lui et il refuse d'aller à la fête dans des conditions semblables.*

3° *Ses frères partis, il se rend à son tour à Jérusalem, mais en cachette.*

§ 3. ÉTUDE DU TEXTE : Jean 19 ; 25-27.

25. Εἰστήκεισαν δὲ παρὰ τῷ σταυρῷ τοῦ Ἰησοῦ ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ ἡ ἀδελφὴ τῆς μητρὸς αὐτοῦ, Μαρία ἡ τοῦ Κλωπᾶ καὶ Μαρία ἡ Μαγδαληνὴ. 26. Ἰησοῦς οὖν ἰδὼν τὴν μητέρα καὶ τὸν μαθητὴν παρεστῶτα ὃν ἠγάπα, λέγει τῇ μητρί· γύναι, ἴδε ὁ υἱός σου. 27. εἷτα λέγει τῷ μαθητῇ· ἴδε ἡ μήτηρ σου. καὶ ἀπ' ἐκείνης τῆς ὥρας ἔλαβεν ὁ μαθητὴς αὐτὴν εἰς τὰ ἴδια.

25. *Or, près de la croix de Jésus, s'étaient tenues sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie Madeleine. 26. Jésus, donc, ayant vu sa mère et, se tenant auprès, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « femme, voilà ton fils. » 27. Ensuite*

1. Sur la fête des tabernacles voir les détails qu'en donne M. Ed. STAPPER dans son livre : *la Palestine au temps de Jésus-Christ*, d'après le N. T., l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds (Un vol. in-8°, avec 2 tableaux, 2 plans et une carte — Paris, Fischbacher, 6^e éd. 1898) page 430, ligne 3 et ss.

il dit au disciple : « voilà ta mère. » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit dans sa propre maison.

DONNÉES DU TEXTE : Jean 19 ; 25-27.

1° *Ce texte nous montre d'abord toute l'affection de Jésus pour sa mère, puisque, jusque sur la croix, il pense encore à lui faire du bien, en la confiant à son disciple préféré, qui, au lendemain de la crucifixion, sera prêt à défendre Marie et à la soutenir moralement.*

2° *Ce texte nous montre aussi, dans un autre ordre d'idées, que les sentiments de Jésus, à l'égard de sa mère, n'ont pas varié depuis la scène de Cana, puisqu'ici encore il lui dit γένει au lieu de μητήρ. Voulait-il justement lui rappeler cette scène et dans quel but ? C'est ce que nous examinerons plus loin, dans notre deuxième partie, quand nous caractériserons la nature particulière des sentiments de Jésus à l'égard de sa mère.*

DEUXIÈME PARTIE

RÉSULTATS DE L'ÉTUDE DES TEXTES

DEUXIÈME PARTIE

RÉSULTATS DE L'ÉTUDE DES TEXTES

INTRODUCTION

La première partie de cette étude a eu pour but de recueillir le plus exactement possible, dans les quatre évangiles canoniques, toutes les données susceptibles d'éclairer notre sujet.

Elle nous a montré, après un sérieux examen des récits parallèles dans les synoptiques, que le texte de Marc 3 ; 20-35 était le plus complet et en même temps le plus ancien en date de ces parallèles.

Comme les autres récits ne le complètent sur aucun point, mais, au contraire, lui enlèvent plutôt de sa fraîcheur et de son originalité, c'est sur ce texte seul, éclairé par les indications des passages cités du 4^e évangile, que nous voulons nous appuyer maintenant, pour édifier les conclusions de notre étude, dans sa deuxième partie.

CHAPITRE I

DE L'ATTITUDE DES PROCHES DE JÉSUS A SON ÉGARD

L'attitude des proches de Jésus apparaît très clairement dans le récit complet de Marc, puisqu'il y est dit *au v. 21* que, le disant *hors de sens*, ils étaient venus, en nombre, afin de s'emparer de lui, par force.

Telle est la donnée, dans toute sa précision et l'on peut même dire, dans toute sa brutalité. Comprenant parfaitement combien la comparaison de cette donnée avec celles que nous pouvons retirer *de l'évangile de l'enfance (par les récits non parallèles de Luc 1 et 2 et de Matthieu 1 et 2)* est importante à cause des conclusions auxquelles elle peut nous conduire, relativement à l'historicité de ces récits, nous ne craignons pas, dans cette deuxième partie, de faire encore appel aux textes. Nous nous efforcerons d'en dégager le sens avec toute la clarté et la loyauté possibles, même si la solution à laquelle nous aboutirons risque d'ébranler, sinon de renverser, certaines de nos croyances traditionnelles.

Remarquons d'abord qu'un lecteur qui, pour la première fois, ouvrirait un Nouveau Testament et commencerait à le lire par l'évangile de Marc, n'éprouverait aucune surprise en prenant connaissance de l'accusation des proches de Jésus ; car il trouverait mille manières de se l'expliquer naturellement. Sa

surprise ne serait éveillée qu'au moment où, ayant lu les récits de l'évangile de l'enfance, dans Luc ou dans Matthieu, il réfléchirait à la contradiction au moins apparente, dans laquelle ces récits se trouvent avec l'accusation rapportée dans Marc.

Mais, quand même cette accusation le choquerait (et justement parce qu'elle choque, elle a par ce fait même, de plus grandes chances d'être authentique ¹⁾) il s'agit non pas de la rejeter, pour conserver l'évangile de l'enfance, ou de rejeter celui-ci pour conserver le passage de Marc, mais il s'agit en conservant l'un et l'autre, de rechercher s'il est possible, dans cette hypothèse, de s'expliquer l'accusation. En portant cette dernière contre Jésus, les proches se souvenaient-ils du passé raconté dans les deux premiers chapitres de Luc et de Matthieu ? Si oui, comment justifier cette accusation ? Si non, par quoi celle-ci a-t-elle pu être préparée ? Quels indices antérieurs ou même quels faits précis pouvons-nous trouver pour l'expliquer ?

Telles sont les questions auxquelles nous allons essayer maintenant de répondre. Si net que le récit de Marc soit en lui-même, nous voulons voir si par ailleurs sa présence se trouve ou non justifiée.

Or nous trouvons déjà même, dans l'évangile de l'enfance (Luc 2 : 41-52) un récit très significatif qu'il convient d'étudier. C'est le récit de *la visite de Jésus au temple, à douze ans*.

Les parents de Jésus étaient venus avec lui à Jérusalem, pour la fête de la Pâque. Cette fête une fois terminée, ils avaient pris le chemin du retour ; mais, sans qu'ils s'en aperçussent, Jésus était resté à Jérusalem. Ses parents ne s'inquiètent d'abord pas de lui, croyant qu'il se trouve avec leurs compagnons de route ; puis, l'inquiétude venant, ils le cherchent parmi ceux

1. Nous avons déjà fait entrevoir plus haut que si Luc et le rédacteur du 1^{er} év. ont éliminé de leurs rédactions le texte de Marc 3 : 20-21, c'est probablement parce que celui-ci les choquait et que, faisant accueil aux récits de l'év. de l'enfance, ils ne voulaient pas introduire dans le corps même de leurs rédactions des éléments contradictoires.

de leur parenté, et parmi leurs connaissances. Ne l'ayant pas trouvé, ils rebroussent chemin et ce n'est qu'après trois jours de recherche qu'ils trouvent Jésus, dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant (v. 46) et Luc ajoute : « *tous ceux qui l'entendaient étaient émerveillés de son intelligence et de ses réponses* (v. 47). »

Jusqu'à ce moment, l'attitude des parents n'est susceptible d'aucun reproche, au contraire. Mais, les voici maintenant au temple, où, après trois jours de mortelles inquiétudes, ils ont appris que Jésus se trouvait. On leur a dit sans doute aussi qu'il y était au milieu des docteurs et qu'il les étonnait par la sagacité de son esprit.... Que vont-ils faire maintenant ? Le souvenir de leurs angoisses mettra-t-il dans leur cœur des paroles amères et de durs reproches ? Ou bien la joie d'avoir retrouvé celui que l'on croyait perdu va-t-elle pénétrer leur âme, au point de leur faire oublier des transes déjà passées ?

Non, mais plutôt, dans le décor grandiose au milieu duquel ils se trouvent et en présence de cette scène, magnifique dans sa simplicité, d'un enfant de douze ans confondant les docteurs par l'imprévu de ses questions et la sagesse de ses réponses, un éclair ne va-t-il pas, illuminant tout à coup le passé, réveiller dans le cœur des parents le souvenir de grandes choses accomplies et des prophéties qu'un vieillard avait faites sur la tête d'un nouveau-né ?

Rien de tout cela, rien !

Luc nous dit au v. 48 : « *et l'ayant vu, ils furent frappés d'étonnement.* » (ἐξεπλάγησαν). C'est dire déjà qu'ils ne comprennent rien à ce qui se passe sous leurs yeux. La scène à laquelle ils assistent n'éveille en eux aucun écho du passé : elle n'excite que leur surprise ; encore ne peut-on pas dire positivement s'ils sont plus surpris de la scène présente qu'étonnés surtout de la fugue incompréhensible pour eux de Jésus. Remarquons la force du terme ἐξεπλάγησαν, qui n'a pas été mis au hasard.

Ce qui tendrait à montrer que leur surprise porte sur la conduite inattendue de Jésus à leur égard, plutôt que sur la

scène du temple, ce sont les reproches (*qui pour être affectueux ne sont pas moins des reproches*) que Marie adresse à Jésus, après le premier moment d'étonnement : « *Mon enfant, pour-quoi as-tu agi ainsi envers nous ? Vois, ton père et moi, très affligés, nous te cherchions.* »

Il y a dans cette parole de Marie un curieux mélange de joie et de tristesse. Heureuse d'avoir retrouvé son fils, la mère ne se décide qu'avec peine à lui adresser des reproches ; et la forme de ses paroles est d'autant plus douce, qu'elle espère, par cette douceur même, ramener Jésus au sentiment de ses devoirs envers ses parents. Mais, d'autre part, ce qui s'est passé et ce qui se passe encore est si étrange ! Elle semble n'avoir qu'une crainte : celle que Jésus ne veuille plus revenir à Nazareth et, comme elle le sait bon, elle lui dit en quelques mots, pour l'émouvoir, les angoisses par lesquelles son père et elle-même ont passé.

Et voici que Jésus répond par ces paroles de plus en plus étranges : « *pourquoi me cherchiez-vous ?* » Alors pour la seconde fois l'occasion va être donnée à Joseph et à Marie de se rappeler le passé, quand il ajoute : « *ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ?*¹ ».

Mais ces paroles restent comme lettre morte pour Joseph et pour Marie. Luc nous dit : « *mais ils ne comprirent pas la parole qu'il leur adressa.* » Ce que Luc veut faire entendre, c'est qu'ils n'en comprirent pas la portée et qu'ils ne saisirent pas les allusions qu'elle renfermait. De deux choses l'une alors : ou bien ils considérèrent la parole de Jésus comme celle d'un enfant et n'y attachèrent pas d'importance, ou bien ils purent se demander si la profonde piété de leur fils n'avait pas donné lieu, pour un moment, à un certain égarement mystique. Nous verrons que cette dernière hypothèse, qui présentait l'avantage d'expliquer

1. Si l'on traduit le texte grec ainsi : *ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois dans la maison de mon Père*, cela ne change rien à notre raisonnement car l'accent est ici sur οὗχ ἡδεῖτε.

aux parents la *fugue* de Jésus, incompréhensible autrement pour eux, est de nature à éclaircir bien des événements postérieurs.

. . .

Mais avant d'aller plus loin, nous ne croyons pas inutile de rappeler, en les résumant, les faits précis rapportés dans les récits de l'évangile de l'enfance et dont le souvenir aurait dû, semble-t-il, rester éternellement gravé dans la mémoire de Joseph et de Marie.

Et d'abord, dans Luc, *aux chapitres 1 et 2*, un ange n'avait-il pas dit un jour à Marie, en parlant de Jésus (Luc 1 ; 32) ? « *il sera grand et recevra le nom de Fils du Très-Haut ; à lui le Seigneur Dieu donnera le trône de David son père et il règnera sur la maison de Jacob, aux siècles des siècles, car son règne n'aura point de fin.* »

Et plus loin, v. 35 : « *l'Esprit-Saint viendra sur toi et une puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le nouveau-né sera appelé Fils de Dieu.* »

Marie n'avait-elle pas dit elle-même, v. 38 ? « *voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon ta parole.* »

Un peu plus tard, Elisabeth ne lui avait-elle pas dit, v. 42-45 ? « *Le fruit de tes entrailles est béni ; d'où me vient donc que la mère de mon Seigneur soit venue vers moi ? Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur !* »

Marie avait-elle pu oublier le cantique d'actions de grâces qu'elle avait fait monter de son cœur vers Dieu (Luc 1 ; 46-55) ?

Il n'est pas jusqu'aux paroles de Zacharie, qui certainement lui avaient été rapportées et dont elle aurait dû se souvenir (1 ; 68 et ss) : « *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui a visité et racheté son peuple et qui nous a suscité un puissant sauveur, dans la maison de David son serviteur, comme il en a parlé, il y a longtemps, par la bouche de ses saints prophètes..... et toi, petit enfant, tu seras appelé Prophète du*

« *Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies....* »

Enfin, à supposer, ce qui est vraiment inexplicable, que Marie ait perdu tout souvenir de ce passé, Joseph n'aurait-il pas dû se rappeler la visite des bergers à Bethléem (2; 8-20) ? Il s'était produit là pourtant une série de faits si extraordinaires que leur complet oubli paraît de plus en plus incompréhensible.

Les bergers avaient été avertis de la naissance du Sauveur par un ange du Seigneur qui leur avait dit : « *aujourd'hui, dans la cité de David, un Sauveur, qui est Christ le Seigneur, vous est né.* » Ils avaient répété ces propres paroles à Joseph et à Marie et, dit Luc au v. 18 : « *tous ceux qui les entendirent s'émerveillèrent de ce qui leur était arrivé.* » Ce qui laisse supposer qu'il y avait d'autres auditeurs que Joseph et Marie. Mais alors, chaque année, la fête de la Pâque à Jérusalem devait les réunir de nouveau ; leurs premières paroles, en se retrouvant, ne devaient-elles pas être consacrées aux grands et beaux souvenirs du passé ? Il y avait là des circonstances favorables pour aider à la conservation des souvenirs. Faudra-t-il admettre que, depuis Bethléem, jamais le hasard ne les avait plus réunis ? Mais de pareils faits, de semblables paroles se racontent et se répandent de proche en proche. Quantité de Juifs pieux avaient dû les recueillir avec joie pour en parler entre eux. On devait même chercher surtout à s'en entretenir avec les parents de Jésus ! L'ensemble de tous ces faits ne devait-il pas aider Joseph et Marie à ne pas oublier ?

Luc nous dit au v. 20 du chap. 2 : « *quant à Marie, elle conservait toutes ces paroles et les repassait dans son cœur.* »

Mais douze ans se passent et Marie a tout oublié !

Rappellerons-nous encore la scène de la présentation au temple ? — Poussé par l'Esprit, un homme juste et pieux, le vieillard Siméon, avait reçu l'enfant Jésus dans ses bras, et après avoir béni Dieu, avait prononcé ces paroles prophétiques, (2; 30) : « *maintenant, ô Seigneur, tu renvoies ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé à*

« la face de tous les peuples, afin qu'il soit révélation pour les
« païens et gloire pour ton peuple d'Israël ! »

Et comme les parents s'émerveillaient, Siméon les bénit aussi ; puis il dit à Marie ces paroles qui auraient dû la frapper pour longtemps, (2; 34 et 35) : « vois, cet enfant est venu, pour être
« la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, pour être un
« signe de contradiction ; et quant à toi-même, une épée te per-
« cera l'âme ; afin que les contradictions de beaucoup de cœurs
« soient manifestées. »

Remarquons cette parole : « et quant à toi-même, une épée te
« percera l'âme. » Comme elle était de nature à s'imposer au souvenir ! Oublie-t-on jamais la menace d'une douleur ? — Après toutes les grandes choses qui avaient été faites, toutes les prophéties qui avaient été dites, voici qu'on parlait maintenant d'un avenir cruel ! Il y avait bien là de quoi frapper l'imagination.

Dans une vue prophétique d'une netteté parfaite, le vieux Siméon avait comme pressenti toute la suite des événements qui devaient se dérouler plus tard et dont la nécessité, échappant à Marie, pouvait devenir pour elle une cause de douloureux étonnement. Alors, il l'avait prévenue, par avance, qu'elle éprouverait même, un jour, une immense douleur, de manière que celle-ci, n'étant plus inattendue, ne fit perdre aucun espoir à Marie et ne risquât plus de devenir pour elle une pierre d'achoppement.

Enfin, encore dans le temple, une vieille prophétesse, Anne, avait elle aussi prophétisé sur l'enfant et parlé de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption.

Tels étaient, d'après les seuls récits de Luc, les nombreux souvenirs qui, émergeant d'un passé si rempli de merveilleux, auraient dû monter au cœur et à la mémoire de Joseph et de Marie.

Qu'il nous suffise de mentionner l'indication des passages du 4^e évangile nous montrant tous les faits qui auraient dû rester dans la mémoire de Joseph, pour nous convaincre de plus en plus de l'inadmissibilité d'un oubli de la part des parents.

1^o Matth. 1; 20 et 21 : apparition, en songe, d'un ange du Seigneur à Joseph, pour lui dire de ne pas répudier Marie; car ce qu'elle a conçu est de l'Esprit-Saint.

2^o 2; 9-12 : visite et adoration des Mages à Bethléem.

3^o 2; 13 : apparition en songe d'un ange du Seigneur à Joseph pour lui dire de fuir en Égypte, afin de soustraire l'enfant Jésus aux recherches du roi Hérode.

4^o 2; 19 : apparition en songe d'un ange du Seigneur à Joseph pour lui dire qu'il peut, sans danger, retourner en Israël.

5^o 2; 23 : nouvel avertissement par un songe et départ de Joseph pour Nazareth.

..

Après avoir pris connaissance de tout ce qui précède, revenons un instant encore à la scène de Luc 2; 41-52 : s'il est un sentiment bien naturel chez des parents dont on a tant soit peu loué l'enfant, c'est bien celui de croire, à tout moment, que celui-ci réalise déjà ce qu'on a dit et ce qu'on attend de lui. Rien de tout cela chez les parents de Jésus. Comme nous le voyons, au moment de cette scène du temple, les circonstances peuvent être les plus précises, les signes des temps peuvent être les plus clairs, le passé ne surgit point !

Après que Jésus est de retour à Nazareth, avec ses parents, Luc nous dit, au v. 51 : « *et sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur.* »

Nous savons déjà comment Marie avait conservé les paroles et les faits auxquels il est fait allusion, Luc 2; 20 — *passage cité plus haut.* — Quant au texte présent, nous savons, par le verset 50 que si Marie conserve ces paroles, elle les conserve sans les avoir comprises. Peut-être en avait-il déjà été de même après la visite des bergers (Luc 2; 8-20) ? Cela expliquerait alors bien des choses. . . .

Quoi qu'il en soit, comme nous ne pouvons évidemment pas trancher d'une façon positive, au cours de cette thèse, la ques-

tion de l'historicité des récits de l'évangile de l'enfance, sans avoir fait une étude spéciale et détaillée des textes et comme nous ne voulons nous prononcer définitivement, sur cette question, qu'après un semblable travail, qu'on nous permette de ne pas rejeter ces récits pour le moment. Il nous suffit, pour la question qui nous occupe d'être arrivé aux conclusions suivantes :

1° *le souvenir du passé ne joue aucun rôle dans les rapports de Jésus avec sa famille. S'il a jamais existé, il est devenu lettre morte.*

2° *Dès l'âge de douze ans, Jésus est incompris des siens.*

Cette méconnaissance de la parole de Jésus est d'une gravité extrême : *elle marque en effet le point de départ des sentiments futurs des proches à l'égard de Jésus.*

A partir de ce moment, il n'y a plus, il ne peut plus y avoir communion spirituelle entre Jésus et les siens. La première épreuve du Christ va commencer : il lui faudra connaître, au début même de son ministère, la douloureuse amertume d'être incompris de ceux auxquels, par amour, il aurait voulu certainement communiquer d'abord la vérité qu'il sentait en lui. Mais il fallait cette première et dure expérience au Messie, pour lui donner la force de supporter plus tard l'abandon de ce peuple pour le salut duquel il avait fait simplement et sans regrets le sacrifice de sa vie.

Incompris d'abord par les siens, plus tard, quand Jésus eut pleinement pris conscience de lui-même et de l'œuvre pour laquelle le Père Céleste l'avait envoyé, quand il eut affirmé hautement ce qu'il était, proclamé ce qu'il était venu faire, montré ses œuvres, le fossé se trouva de plus en plus creusé, entre lui et les siens. *L'étonnement primitif* de ses parents, qui d'abord n'avait dû éveiller en eux que quelques doutes, s'aggrava bientôt de plus en plus, au point de devenir *une réelle incrédulité*. Un simple charpentier pouvait-il être ce que Jésus disait être, ou faire ce qu'il prétendait faire ? Allons donc ! qu'il fasse à Nazareth les miracles de Capernaüm et l'on croira.

Nous avons des indices sur ce qui a dû se passer dans l'âme des parents, en voyant ce qui arrive à Nazareth, où Jésus, bien qu'il prévoie sans doute l'incrédulité qui l'attend, a résolu de se rendre, pour apporter là aussi la bonne nouvelle.

La première constatation que nous faisons est celle-ci : les habitants sont si peu prévenus des grandes promesses qui doivent être réalisées en Jésus, qu'ils s'étonnent grandement de sa sagesse, lorsque celui-ci se met à enseigner dans la synagogue. Cela ne prouve pas que les récits de l'év. de l'enfance soient inauthentiques : mais cela prouve du moins que personne ne se les rappelait et que les parents de Jésus n'en entretenaient pas le souvenir. Le récit de Marc est d'ailleurs très clair sur les sentiments des Nazaréens à l'égard de Jésus, leur compatriote, Marc 6 ; 1-6) : « d'où lui viennent ces choses ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée et quels sont ces miracles accomplis par ses mains ? N'est-il pas le charpentier¹, le fils de Marie, frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon et ses sœurs ne sont-elles pas avec nous ? et ils se scandalisaient à son sujet. »

Le récit de Luc sur le même fait, n'est au fond pas moins significatif (Luc 4 ; 14-31), bien qu'il déroute un peu, au premier abord ; car on le dirait produit par la fusion malhabile de deux sources contradictoires dont l'une (4 ; 14-23) aurait plutôt rapporté les succès de Jésus à Nazareth et l'autre (4 ; 23-31) un récit parallèle à celui de Marc, mais enrichi d'un discours de Jésus, pour développer la parole 4 ; 24 : « aucun prophète n'est reçu dans sa patrie. »

D'après ce récit de Luc on dirait qu'il ne tenait qu'à Jésus d'être bien reçu par ses compatriotes : ainsi, tout se passe très bien d'abord dans la synagogue (Luc 4 ; 22). Jésus lit un passage du

1. Comp. Jean 6 ; 42.

prophète Esaïe ; puis il se l'applique à lui-même sans qu'aucune protestation ait été soulevée. Cependant l'on s'étonne un peu, mais si peu ! Les paroles d'étonnement rapportées dans Marc se trouvent ici singulièrement écourtées. Il ne reste plus que cette seule parole : « *n'est-ce pas le fils de Joseph ?* » Or, placée comme elle est, cette parole a plutôt l'air d'exprimer un joyeux étonnement, une surprise de contentement. — Un revirement complet ne s'opère dans l'esprit des Nazaréens qu'au moment où Jésus va leur prêter des doutes qu'ils n'ont pas eux-mêmes encore manifestés (v. 23 et ss.). De plus, dans ce récit de Luc il apparaît bien que c'est Jésus lui-même qui par avance se refuse à faire des miracles à Nazareth. Au contraire, dans Marc 6, il était dit expressément que Jésus ne put faire à Nazareth aucun miracle, sauf quelques guérisons (v. 5). Le rédacteur du 1^{er} év. adoucira encore, en mettant : *il ne fit que peu de miracles* (Matth. 13 ; 58).

Toutes ces observations nous conduisent à la conclusion suivante : les points que Luc a le plus développés étant ceux qui mettent en évidence les succès de Jésus à Nazareth (Luc 4 ; 14-23) ; d'autre part les points que Luc a transformés ou réduits étant ceux qui étaient susceptibles de montrer l'incrédulité personnelle et spontanée des Nazaréens (Luc 4 ; 24-31), nous croyons :

1^o que le récit de Luc, pour se conformer à certaines préopinions dogmatiques sur la personne de Jésus, a transformé les données du récit de Marc et lui est par conséquent très postérieur.

2^o que le fond véritable du récit de Luc, qui malgré tout transparait, est bien l'incrédulité avérée des Nazaréens, incrédulité telle qu'ils essaient de précipiter Jésus en bas de la montagne, après l'avoir chassé de la synagogue et de la ville (Luc 4 ; 28-31). Et Jésus n'échappe que par miracle !

Sur le récit parallèle de Matthieu (Matth. 13 ; 53-57) nous n'avons aucune remarque importante à faire ; car il résume simplement celui de Marc 6 ; 1-6.

Mais il nous faut, pour nous faire une conviction nette sur ce qui s'est réellement passé à Nazareth, étudier maintenant une

parole que Jésus y a prononcée et que les quatre évangiles nous ont conservée chacun sous une forme un peu particulière.

Cette parole se trouve d'abord ainsi rapportée dans Marc 6 ; 4 :

...οὐκ ἔστιν προφήτης ἄτιμος εἰ μὴ ἐν τῇ πατρίδι αὐτοῦ καὶ ἐν τοῖς συγγενεῦσιν αὐτοῦ καὶ ἐν τῇ οἰκίᾳ αὐτοῦ.

... *un prophète n'est sans honneur que dans sa patrie, dans sa parenté et dans sa maison.*

Dans Matthieu 13 ; 57 elle est ainsi conçue :

...οὐκ ἔστιν προφήτης ἄτιμος εἰ μὴ ἐν τῇ πατρίδι καὶ ἐν τῇ οἰκίᾳ αὐτοῦ ¹.

... *un prophète n'est sans honneur, que dans sa patrie et dans sa maison.*

Dans Luc 4 ; 24 elle a la forme suivante :

...οὐδεὶς προφήτης δεκτός ἐστιν ἐν τῇ πατρίδι αὐτοῦ.

... *aucun prophète n'est accueilli dans sa patrie.*

Enfin dans Jean 4 ; 44 elle est ainsi rapportée :

...προφήτης ἐν τῇ ἰδίᾳ πατρίδι τιμὴν οὐκ ἔχει.

... *dans sa propre patrie, un prophète est sans honneur.*

Une simple comparaison des quatre formes ainsi données à la parole de Jésus suffit pour nous montrer que la plus ancienne est celle de Marc dans laquelle on observe une double gradation, qui était certainement dans la pensée de Jésus ; d'une part le cercle des compatriotes est plus large que celui de la parenté, lui-même plus étendu que celui de la famille ; d'autre part une gradation ascendante vient correspondre à cette gradation descendante : car, si le cercle de la famille est le plus étroit, c'est aussi celui d'où l'on attend le plus, d'où l'on reçoit l'affection, l'amour. De même, du cercle de la parenté, on est en droit d'attendre plus que de celui des compatriotes : du premier l'on attend toujours une bonne amitié ; du second l'on espère quelquefois la faveur, moins souvent la reconnaissance.

Il est facile de se rendre compte de la cause des modifications subies dans chaque évangile par la parole de Jésus. Il est clair

1. Les mss. NZ ajoutent ἰδίᾳ avant πατρίδι : les mss. BD ne portent pas ce mot : la première leçon, qui met l'accent sur les compatriotes, nous paraît devoir être la moins ancienne.

d'abord que Luc a supprimé les cercles de la famille et de la parenté pour être logique avec lui-même.

La parole de Jésus, dans son entier, contredisait les données de l'évangile de l'enfance : Luc en supprima les parties gênantes et il se trouva que la parole ainsi tronquée correspondit à merveille au récit de *Jésus à Nazareth* tel qu'il l'avait conçu. On y voit en effet que l'accueil des Nazaréens, favorable au début, ne tarda pas bientôt à changer de nature complètement.

Remarquons en outre un autre tempérament apporté par Luc à la parole de Jésus. Ne voulant pas qu'il soit dit que Jésus ait été, dans quelque endroit que ce soit, *sans honneur*, il remplace l'expression *οὐκ ἔστιν ἄτιμος* par *οὐδεὶς δεκτός ἐστιν* beaucoup plus douce et moins susceptible de nuire tant soit peu à la gloire du Messie. ¹

Le rédacteur du 1^{er} év., qui n'a supprimé que *la parenté*, a, comme on le voit, été beaucoup moins radical que Luc, puisqu'il a même conservé l'*ἄτιμος* de Marc : Il n'est pas douteux toutefois que la suppression de *καὶ ἐν τοῖς συγγ. αὐτοῦ* n'ait été causée par un *a priori* analogue à celui de Luc. Nous avons eu du reste déjà l'occasion de constater cet *a priori* dogmatique chez le rédacteur du 1^{er} év. — Quant au 4^e év., il rejette comme Luc les deux cercles de la parenté et de la famille ; mais il ose garder le sens d'*ἄτιμος*, en inscrivant *περὶ οὐκ ἔχει*. Seulement, outre que dans cet évangile aucun fait ne vient rappeler ce que les synoptiques avaient raconté, au sujet du séjour de Jésus à Nazareth, la parole de Jésus y est placée de telle manière qu'elle perd toute sa valeur, pour ainsi dire, puisque elle est immédiatement après contredite par le contexte. Il faut se reporter au texte Jean 7 ; 52 : « *Toi aussi, es-tu de Galilée ; renseigne-toi et « vois que de Galilée pas un prophète ne se lève, »* pour se rendre compte de la vraie signification de la parole, qui indique

1. La forme donnée par Luc à la parole de Jésus se retrouve dans l'un des *Λόγια du Seigneur* nouvellement découverts. Voir à ce sujet : Et. CAUSSE, *Les nouveaux Λόγια de Jésus*. Thèse de la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Paris, 1898 — 1^{re} partie, chap 1, λόγιον 5.

bien chez les Nazaréens *une incrédulité marquée* : observons l'insistance du rédacteur : ἐν τῇ ἰδίᾳ πατριδι.

De ce qui précède il faut déduire, en nous basant sur la parole rapportée dans Marc, non seulement *que les parents de Jésus n'avaient jamais annoncé à Nazareth tout ce qu'ils savaient ou devaient savoir au sujet de leur fils* ; mais *que leurs sentiments à l'égard de Jésus n'étaient pas différents de ceux des Nazaréens, puisque Jésus lui-même déclare qu'un prophète est sans honneur, non seulement dans sa parenté mais même dans sa famille !*

Une autre parole de Jésus vient encore confirmer ce que nous venons de dire : elle se trouve rapportée dans Matthieu 10 ; 35 : « *Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, la fille et sa mère, la belle-fille et sa belle-mère et les ennemis de l'homme seront dans sa propre maison !* » Un parallèle non moins saisissant se trouve rapporté dans Luc 12 ; 51-53 : « *Pensez-vous que je sois venu donner la paix à la terre ? Non, vous dis-je, mais la division. Car, dès maintenant, quand cinq personnes seront dans une seule maison, elles seront partagées ; trois contre deux et deux contre trois : un père contre son fils et un fils contre son père ; une mère contre sa fille et une fille contre sa mère ; une belle-mère contre sa belle-fille et une belle-fille contre sa belle-mère !* »

Que signifieraient donc ces paroles, sur les lèvres de Jésus, si elles n'étaient pas, chez lui, l'expression d'une réalité vécue ? Mais il pouvait bien les prononcer ces amères paroles, car il en avait fait la dure expérience dans sa propre patrie, au milieu de ses compatriotes et à côté de ceux qu'il aimait !

*
* *

La scène du temple, sur laquelle nous avons insisté plus haut, nous a montré l'étonnement inexplicable des parents de Jésus. L'incrédulité a suivi de près cet étonnement et la parole de Jésus, à Nazareth, nous fait même soupçonner déjà une certaine défiance malveillante de la part de sa parenté et de sa famille.

Le passage Jean 7 ; 5 *et ss*, que nous avons étudié, nous confirme bien cette dé fiance, deuxième stade dans les sentiments des proches à l'égard de Jésus. On se rappelle les détails du texte : les frères de Jésus, dont il est dit expressément qu'ils ne croyaient pas en lui, le provoquent pour ainsi dire par leurs railleries : si tu es le Messie et si tu accomplis ses œuvres, eh bien ! montre-le donc ! Pourquoi te caches-tu ? rends-toi à la fête et manifeste-toi aux foules !

Comme on voit bien qu'ils n'avaient pas compris que le royaume de Dieu ne viendrait pas avec éclat et qu'il était déjà au milieu d'eux ! (Luc 17 ; 21). Ce qu'ils attendaient, dans l'extrême banalité de leur conception populaire du Messie, c'était l'éclat, le fracas. Comment n'auraient-ils pas été incrédules ? La vie de leur frère, si calme et si recueillie pendant longtemps, ne leur avait montré à aucun moment la moindre réalisation de leurs espérances toutes matérielles et grossières. Le spiritualisme élevé de Jésus leur avait échappé complètement.

Pour bien comprendre comment le conflit avait pu naître, un jour, il nous faut essayer de pénétrer la conscience de Jésus, au début de son ministère public.

Bien que dès longtemps préparée par un travail tout intérieur (*Jésus au Temple à douze ans*), l'éclosion de la conscience religieuse du Christ avait cependant été soudaine, pour ses parents surtout. Un jour, un homme avait surgi sur les bords du Jourdain, baptisant d'eau et prêchant la repentance : c'était le signal attendu.

Jusqu'à son baptême, Jésus, de bonne heure incompris des siens, avait dû avoir une vie religieuse plutôt cachée¹, mais d'autant plus réelle, parce que Dieu, à n'en pas douter, s'était rapproché de lui, dans l'intimité de ses méditations.

Mais le jour où, après avoir reçu lors de son baptême l'effusion complète de l'Esprit de Dieu, Jésus avait commencé son

1. Voir ED. STAPFER *Jésus-Christ avant son ministère*. Paris, Fischbacher, 2^e éd. 1 vol. in-12, 1896, page 89 *et ss.*, page 193.

œuvre en pleine lumière, à la face des hommes, ce qui pour lui n'était que l'accomplissement logique de prémisses déjà posées, était plus qu'une surprise pour les siens, presque un scandale.

Lui, le Messie ? Mais qui le croirait ? Ne sait-on pas que le Messie doit venir sur les nuées, dans la gloire et la puissance ? Est-ce qu'on n'attend pas comme un coup de théâtre éclatant qui doit bouleverser toute l'économie présente ?

Et voici au contraire qu'un pauvre Galiléen, venu dans l'humilité et la bassesse, prétend être le Messie ! Chose étrange, il ne parle ni de guerre, ni de vengeance ; il parle de paix, de justice et d'amour ! Il se dit roi, mais il veut régner sur des cœurs. Il s'intitule Fils de Dieu !

En vérité, l'orgueil a fait de lui un blasphémateur, pis que cela, un imposteur !

Et puis, comme Jésus continue son œuvre, dans le calme, la douceur et la patience, fuyant le bruit et la gloire, évitant avec soin de manifester au dehors par des actes inutiles sa puissance sur les âmes ; comme il n'a qu'un désir, celui de faire pénétrer chaque jour un peu plus de bon levain dans les cœurs ; comme enfin il se contente d'affirmer la vérité qu'il sent en lui, dans l'espoir qu'il parviendra bien, un jour, à la faire entendre, ceux qui préparaient déjà peut-être, contre lui, des embûches pour le faire périr (*comme à Nazareth*), voyant qu'ils n'ont pas affaire à un révolutionnaire (*au sens où ils l'entendaient*), se calment peu à peu. Il n'est pas bien dangereux au fond, ce Jésus. C'est un illuminé. Le peuple s'amuse à l'écouter, laissons-le ; il ne fait pas de mal. On en vient peu à peu, sans doute, à le plaindre comme un pauvre halluciné.

Mais les événements se précipitent : au lieu de demeurer tranquillement au même endroit, voici que l'halluciné s'agite. N'est-il pas venu jusqu'à Nazareth ? Or il parcourt maintenant toute la Galilée, parlant dans les synagogues, apostrophant jusqu'aux Scribes et aux Pharisiens ! provoquant, partout où il passe, un bouleversement moral indescriptible. Le peuple est de

plus en plus pour lui : mais il a des ennemis nombreux et puissants parmi les grands. Ne dit-on pas qu'Hérode lui-même le fait épier ?... Toutes ces nouvelles, plus ou moins grossières et transformées, devaient arriver aux oreilles des parents de Jésus. — Que se passe-t-il donc là-bas ? Cet halluciné, ce fou mystique serait-il, ou risquerait-il de devenir dangereux ? Décidément, il fait trop parler de lui : qui sait même si les menées dirigées contre lui par les Scribes et les Pharisiens, afin de le perdre, ne rejailliront pas en même temps contre sa famille ? Il devient compromettant, il faut mettre fin à tous ces événements qui n'ont que trop duré : il faut aller à sa rencontre, pour s'emparer de lui et le mettre à l'écart.

Ainsi s'explique le voyage des proches à Capernaüm et tout ce qui va suivre. Marie s'y rend pour user au besoin, comme mère, de toute son autorité morale : les frères de Jésus l'accompagnent, pour lui prêter main-forte. Une fois à Capernaüm, il ne s'agissait plus que d'attendre une occasion favorable. Tout d'abord les proches ne se montrent pas à Jésus ; mais ils le font épier car ils ne sortent de leur résidence (ἐξῆλθον) que le jour où l'on vient leur apprendre que l'heure est propice : Jésus est dans un οἶκον, entouré d'une foule nombreuse : il ne peut leur échapper.

Le plan des proches, tel qu'il ressort du récit de Marc, est alors très simple : les plus chauds partisans de Jésus se trouvent évidemment avec lui, dans l'οἶκον ; il faut trouver le moyen d'éloigner d'eux Jésus, en le faisant sortir. Dès qu'il sera dehors, seul et ne se méfiant de rien, il sera facile de s'emparer de lui pour l'emmener.

Mais la foule qui entoure la maison, ne s'opposera-t-elle pas à eux ? La réponse des proches est toute prête : ἐξέσται. Vous le croyez en pleine raison, prenez garde : nous savons, nous ses proches, qu'il est hors de sens. S'il n'en était pas ainsi, aurions-nous fait, tous, le voyage de Capernaüm ? Nous l'emmenons pour le soigner.

Il importe ici de remarquer le choix des termes grecs employés, pour se bien rendre compte que nous ne nous abusons pas sur

le sens des mots, en particulier sur celui d'ἐξέστη¹. Ce verbe se retrouve encore une fois avec le même sens que dans Marc 3; 24, dans la langue de saint Paul (2 Cor. 5; 13). Il se rencontre, toujours avec le même sens, dans le grec classique, dans le style poétique comme dans la prose, par exemple chez Euripide comme chez Socrate (Voir *Clavis de Grimm au mot ἐξίστημι*). Il s'emploie seul ou accompagné soit de τοῦ φρονεῖν, soit de τῶν φρονῶν, par opposition à φρονεῖν².

Si le verbe ἐξέστη n'avait désigné dans Marc qu'une simple défaillance³ de Jésus, due au défaut de nourriture, comment expliquer que les parents l'eussent prévue à temps pour arriver à Capernaüm, juste au moment où Jésus allait tomber en faiblesse? Remarquons d'ailleurs que ce sont eux qui les premiers prononcent ce mot : ἐξέστη et dans le but précis d'expliquer leurs intentions. Cela montre bien déjà que ce verbe n'a pas ce sens sur leurs lèvres. Du reste, en supposant que l'hypothèse d'une défaillance soit admissible, il y aurait alors dans le texte une faute de temps : car l'aoriste ne convient plus dans ce cas ; seul le futur se comprend : si nous n'intervenons pas, il va tomber en défaillance — telle pourrait être seulement la pensée des proches. Mais 1° le récit Marc 6; 31 et ss. qui nous montre Jésus forcé encore, à cause de la foule, de se priver de nour-

1. Le 4^e év. n'emploie pas ce mot quand il place la même accusation sur les lèvres des Juifs ; il emploie παίεται (*Jean, 10 ; 20*).

2. Ἐξέστηκε τοῦ φρονεῖν, Isoc. : « Il est hors de son bon sens. »

ἐξίσταται καὶ παίεται, Arist. H. A., 6, 22. Comp. Xénophon, *Mémoires*, I; 3; 12.

3. Cette traduction se rencontre encore ; en particulier dans les versions révisées d'OSTERVALD, antérieures à 1877. La revision actuelle porte : « car on disait qu'il était hors de sens. »

M. STAFFER traduit : « On disait, en effet, qu'il avait perdu l'esprit. »

La Bible de DAVID MARTIN, MM. REUSS, SEGOND, OLTRAMARE, s'accordent pour mettre l'accusation de folie sur les lèvres des proches.

LUTHER avait traduit : « denn sie sprachen : er wird von Sinnen kommen. »

CALVIN : « dicebant enim : in furorem versus est. »

VULGATE : « dicebant enim : quoniam in furorem versus est. »

Pour de plus amples détails, voir BERNHARD WEISS, *Handbuch über die Evangelien des Markus und Lukas*, sechste Auflage, Göttingen, 1878, page 50 et ss. (MEYER'S Kommentar.)

riture, loin de nous apprendre qu'il va tomber à cause de cela en défaillance, nous montre Jésus toujours plus préoccupé de donner à ceux qui l'écoutent une nourriture spirituelle, que de penser à ses propres besoins. *Le v. 34* est assez clair sur ce point : καὶ ἤρξατο διδάσκειν αὐτοὺς πολλά = *et il se mit à leur donner de nombreux enseignements*. Ce n'est que beaucoup plus tard que les disciples viennent lui parler de nourriture : encore pensent-ils plus à la foule qu'à eux-mêmes.

Nous n'insistons pas plus ; car outre que le terme propre pour dire *tomber en défaillance* est λειποθυμέω ou λειποψυχέω et non pas ἐξίστημι, il se trouve que les termes qui pourraient appuyer ce sens jurent au contraire avec lui, comme ils jureraient aussi avec le sens *tomber en extase* (impropre ici, puisque nous voyons Jésus discuter avec les Scribes).

Ainsi l'emploi du verbe κρατῆσαι, terme excessivement fort en grec puisqu'il signifie : *s'emparer de, maîtriser*, littéralement *saisir*, indique nettement une intention offensive de la part des parents. Nombreux sont les passages du Nouveau Testament où ce verbe est employé, dans toute sa force : qu'il nous suffise de les indiquer : Matth. 14 ; 3 = 18 ; 28 = 21 ; 46 = 22 ; 6 = 26 ; 4, 48, 50, 55, 57 = Marc 3 ; 21 = 6 ; 17 = 12 ; 12 = 14 ; 1, 44, 46, 49, 51 = Actes 24 ; 6 = Apoc 20 ; 2. Ce terme se trouve de même dans les LXX : 2 Sam 6 ; 6 = Ps 137 ; 9.

S'il s'était agi simplement de porter secours à Jésus pour une défaillance, il faut reconnaître que le terme κρατῆσαι employé ainsi, absolument, sans palliatif d'aucune sorte, était un peu fort. Du reste aucun passage n'autorise à penser que la seule crainte affectueuse de voir Jésus compromettre sa santé, par l'excès de zèle qu'il aurait apporté à son ministère, ait été la cause de la venue des proches et de leur intention de se saisir de lui, dans son propre intérêt. A aucun moment de sa vie publique, Jésus n'a été ainsi l'objet d'une aussi tendre sollicitude, de la part des siens. Au contraire, nous avons vu que l'étonnement des parents de Jésus, lors de la scène du temple (*peut-être l'ont-*

ils cru déjà hors de sens à ce moment, à cause de ses paroles incompréhensibles pour eux, puis l'accueil si hostile des Nazaréens (*qui à cause des parents aurait dû être favorable*), enfin les railleries des frères et les propres allusions de Jésus (*paroles citées*) nous interdisent d'accepter une pareille hypothèse, absolument gratuite. Tout se suit au contraire logiquement dans l'évolution des sentiments des proches à l'égard de Jésus : la fin de l'examen de leur plan achèvera de nous convaincre de leurs intentions malveillantes.

Les voici arrivés devant l'οἶκον. Vont-ils essayer d'y pénétrer ? Ils le pourraient peut-être, *malgré la foule*, en déclinant leur qualité : mais cela n'entre pas dans leurs projets. Du reste, il ne faut pas s'exagérer la portée du terme οἶκος. Il y avait probablement foule dans l'οἶκον : mais il n'est pas sûr qu'il y ait eu foule aux alentours.

Quoi qu'il en soit, loin de chercher à pénétrer dans l'οἶκον, les proches restent au dehors : mais ils dépêchent auprès de Jésus un ou des émissaires, pour l'appeler de leur part. Les termes dans lesquels la commission est faite sont à remarquer. Ils sont brefs et secs mais clairs et forts : « *ta mère et tes frères, qui sont dehors, te cherchent.* » (ζητοῦσιν σε). Or la commission a dû être transmise comme elle avait été faite. Le terme employé, ζητεῖν, correspond bien, pour la force, au terme κατασχαι. En effet : 1^o il s'emploie toujours, dans la langue du Nouveau Testament, pour désigner une action qui doit être faite avec le plus grand soin, avec le plus grand désir d'arriver au but. C'est par exemple le terme employé par Jésus quand il dit : « *qui cherche trouve* » ou : « *cherchez le royaume de Dieu* ». (Luc 11 ; 10 = 12 ; 31 et les parallèles.)

2^o Ce même terme s'emploie souvent dans une intention offensive : ainsi nous le trouvons même associé à κατασχαι dans le passage Matth. 21 ; 46 où il est dit que les chefs des prêtres et les Pharisiens cherchaient à se saisir de Jésus. Dans le passage Matth. 2 ; 13 il est associé à ἀπολέσθαι et rapporté à Hérode qui voulait faire tuer l'enfant Jésus : de même dans Marc 11 ; 18, où

il est dit que les chefs des prêtres et les Scribes cherchaient le moyen de faire périr Jésus. Enfin citons encore le passage Jean 7 ; 2 où le verbe ζητεῖν est associé à ἀποκτείνει et où il est dit que les Juifs cherchaient à tuer Jésus.

Il résulte de ces remarques que le verbe ζητεῖν, dans le passage Marc 3 ; 33, manifeste bien une intention hostile de la part des proches. Et le sentiment qu'en a Jésus a bien dû contribuer à sa décision de répondre par une indifférence apparente à l'appel qui lui est fait. Sans savoir exactement peut-être quelle mensongère accusation est portée contre lui, il n'ignore pas quels étaient les sentiments antérieurs des siens à son égard : leur arrivée soudaine lui donne l'éveil et les paroles des émissaires lui confirment encore ses appréhensions.

Ce qui prouve que les trois termes ἐξέστη, κρατῆσαι, ζητεῖν ont bien le sens et la force que nous leur donnons, c'est comme nous l'avons déjà dit, que ni Luc ni Matthieu ne reproduisent les deux premiers dans leurs récits de la scène de Capernaüm et si Matthieu se risque seul à reproduire le 3^e, on sait avec quelle prudence il l'a fait et quel tempérament il lui a apporté. *La façon dont les autres évangiles ont mitigé le récit de Marc est déjà une preuve de la vérité de celui-ci.*

D'après Luc, c'est la foule seulement qui empêche Jésus d'être approché par les siens, autrement ceux-ci en avaient le désir : ce n'est qu'après des efforts infructueux qu'ils se décident à envoyer prévenir Jésus de leur présence : mais leur message est de beaucoup adouci : à la place du rude ζητεῖν Luc emploie les mots bien plus inoffensifs et affectueux : ἰδεῖν σε ἡέλοντες.

D'après Matthieu, nous l'avons vu, il semble que les parents n'aient pas osé, par déférence, pénétrer dans τὸ οἶκον ; pourtant ils étaient venus ζητοῦντες. Le mot étant trop fort, le rédacteur du 1^{er} év. l'a adouci en ajoutant après : αὐτῷ λαλῆσαι, correctif qui rend l'expression de Matthieu aussi affectueuse que la précédente. De plus, dans le récit du 1^{er} év. les émissaires ont disparu : la nouvelle de la présence des proches s'est répandue de l'un à

l'autre jusqu'à ce que quelqu'un de l'entourage de Jésus ait pris sur lui de l'annoncer.

Quant au 4^e év., il ignore tous ces événements, même la parole de Jésus qui s'y rattache. Cela ne laisse pas que d'étonner beaucoup, puisque nous nous trouvons en présence d'un fait rapporté, dans ses grandes lignes, par la tradition synoptique. Si, d'autre part, nous remarquons qu'il n'a subsisté des récits de Nazareth dans cet évangile que la parole de Jésus, et encore fort écourtée, on peut se demander a priori si le rédacteur du 4^e évangile n'a pas systématiquement écarté de son récit tous les faits de nature à nuire à la gloire du Λόγος ?

Le récit Jean 2; 1-5 dont nous avons fait l'étude pourrait nous porter d'abord à cette conclusion car il paraît bien contredire les données qui précèdent, les rapports de Jésus avec sa mère ne s'y trouvant pas nettement éclaircis. Mais nous verrons qu'au fond il n'en est rien ¹. Nous avons établi, en effet, dans notre première partie, que la mère de Jésus lui a demandé positivement de faire un miracle. *Mais quelle était son arrière-pensée ?* c'est ce qu'il est impossible de dire si l'on n'interroge que les textes de Jean sur ce point : ils ne sont pas suffisamment explicites. Aucun indice ne vient prouver que la mère de Jésus ait cru fermement en lui au moment des noces de Cana ; et l'incrédulité des frères reste bien inexplicable, si la mère de Jésus a jamais eu foi en son fils aîné.

Pourquoi Jésus refuse-t-il donc ce premier miracle, sinon parce qu'il se rend compte que Marie ne le lui demande que pour voir si la renommée déjà grandissante de son fils est oui ou non justifiée ? Elle a des doutes qu'elle désire dissiper, cela est vrai ; *mais elle doute* : n'a-t-elle pas sur le Messie toutes les croyances populaires de son temps ? Quel indice avons-nous dans le 4^e év. que Marie ait pensé autrement ? Les récits de l'évangile de l'enfance n'y ont pas leur place. Si donc il faut chercher des éclair-

1. On comprend que le caractère un peu particulier du récit Jean 2; 1-5, qui met un miracle en question, nous l'ait fait prendre en considération seulement à la fin de notre discussion.

cissements dans les synoptiques, le récit Marc 3 ; 20-35, expliqué comme nous l'avons fait, nous renseigne abondamment. *Marie doutait* et sa parole : οἶνον οὐκ ἔχουσιν témoigne au fond une incrédulité semblable à celle des frères de Jésus.

Du reste, le miracle une fois accompli, y a-t-il la moindre trace que la mère de Jésus ait été convaincue ? — καὶ ἐπίστευσαν εἰς αὐτὸν οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ = *et ses disciples crurent en lui*. C'est tout ce que disent les textes. Qui nous prouve que Marie ait été convaincue ? Si vraiment elle était incrédule, comme nous en sommes de plus en plus persuadé, le fait que le miracle ne l'aurait pas convaincue n'a rien d'inadmissible en soi. *Existe-t-il des arguments pour convaincre un incrédule endurci ?* Non seulement les arguments ne portent pas, mais les preuves tangibles elles-mêmes sont inutiles : « *s'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, quand bien même un mort ressusciterait, ils n'en seraient pas convaincus !* » (Luc 16 ; 29).

Nous croyons donc que le récit de la scène de Cana a lui aussi sa place bien marquée à côté du texte Jean 7 ; 5, dans l'essai de reconstitution que nous avons tenté au sujet de l'évolution des sentiments des proches à l'égard de Jésus. La chronologie du 4^e év. ne s'y oppose pas, puisque, de toute façon, elle place la scène de Cana avant l'arrivée de Jésus à Capernaüm : combien de temps avant ? — on ne sait ; car les mots μετὰ τοῦτο, qui marquent le lien des deux scènes, ne nous donnent aucune indication précise.

Maintenant, d'après le 4^e év., Jésus serait arrivé à Capernaüm avec sa mère et ses frères. Outre que les frères apparaissent ici tout-à-coup, sans que l'on voie bien pourquoi, puisqu'il n'est pas dit qu'ils fussent à Cana, on ne se rend pas compte davantage de la raison qui aurait ainsi déterminé toute la famille à ce voyage, qui les éloignait toujours plus de Nazareth. En tout cas nous savons nettement, par les observations qui précèdent, que si l'on faisait ainsi escorte à Jésus, ce n'était pas pour le seconder ou l'encourager dans son œuvre, puisqu'on ne savait lui montrer qu'une incrédulité constante et croissante.

Nous pensons que le rédacteur du 4^e év. a voulu conserver le fait de la présence des proches à Capernaüm : mais il est regrettable qu'il ne l'ait pas expliquée. Nous maintenons donc notre première hypothèse : les proches de Jésus sont venus de Nazareth à Capernaüm, quand les circonstances que l'on sait les ont obligés à le faire.

..

Résumons les points précis auxquels nous sommes arrivés : les parents de Jésus, d'abord endurcis au point de ne plus se souvenir de tout ce qui se trouve relaté dans l'évangile de l'enfance (*scène de Jésus au temple*) sont devenus peu à peu incrédules (*scène de Nazareth¹ et paroles significatives de Jésus*). Cette incrédulité s'est bientôt transformée en défiance (*scène de Cana et fête des tabernacles*). Cette défiance, à son tour, est devenue, chez les proches, de la crainte pour leur sûreté personnelle et a bientôt motivé *la dernière scène de Capernaüm* d'où il appert sans aucun doute que les proches de Jésus l'ont considéré comme un irresponsable dangereux et ont cherché à se saisir de lui, par force, pour le mettre à l'écart et l'empêcher de les compromettre. (Sur ce dernier point, voir A. RÉVILLE, *Jésus de Nazareth*, tome II, page 109, ligne 5 et ss.)

1. La *scène de Nazareth* s'est-elle bien passée chronologiquement avant celle de Capernaüm ? Dans Marc elle se trouve après, ainsi que dans le 1^{er} év. qui copie Marc.

Mais les deux évangiles qui seuls font autorité en matière de dates, c'est-à-dire Luc et le 4^e év., la placent avant. Dans Luc elle se trouve au chap. 4 tandis que la scène de Capernaüm n'est racontée qu'au chap. 8.

Le passage Jean 4; 44 nous apprend que Jésus, au moment de se rendre en Galilée, avait déjà dit auparavant *qu'un prophète est sans honneur dans sa patrie*. Ceci montre bien qu'il s'était déjà rendu une fois à Nazareth et avait été mal reçu. Or, si l'on examine les textes, on voit que cette visite à Nazareth ne peut vraisemblablement se placer qu'avant la scène de Cana et par suite avant celle de Capernaüm.

CHAPITRE II

DE L'ATTITUDE DE JÉSUS A L'ÉGARD DE SES PROCHES

Victime de l'incrédulité des siens, Jésus a-t-il vraiment brisé avec eux, le jour où il s'est senti appelé de Dieu pour faire l'œuvre du Royaume? Telle est la question précise à laquelle nous nous proposons de répondre. Les paroles de Jésus à ses parents, dans le temple de Jérusalem, avaient été déjà, pour lui, comme la pierre de touche de leurs sentiments à son égard. Sa question si inattendue et si étrange au premier abord : *« pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? »* question qui dénotait déjà, chez son auteur, le précoce éveil d'une âme profondément pieuse et ouverte aux choses de Dieu, avait eu au fond pour but de réveiller la conscience religieuse de ses parents. Nous avons vu qu'elle n'avait rencontré aucun écho dans le cœur de Joseph et de Marie.

Dès lors Jésus avait pu croire que le Père Céleste lui demandait d'accomplir seul l'œuvre pour laquelle il l'avait destiné. Est-ce à dire qu'il devait désormais fermer son cœur à ses parents, après avoir eu l'idée peut-être de le leur ouvrir entièrement, en les associant, dans son amour pour eux, à ses projets futurs ? Non pas ; mais il lui fallait, pour faire l'œuvre de Dieu, développer chaque jour davantage la communion personnelle, intime

et mystérieuse de son âme avec l'Esprit du Père. Aussi Jésus dut-il être à partir de ce jour, jusqu'au moment où il se sentit assez préparé pour agir seul, un solitaire et un silencieux ; mais surtout un esprit attentif à tous les signes des temps.

Luc nous rapporte qu'après le retour de Jérusalem *il fut soumis à ses parents* : puis la seule indication qu'il nous donne sur lui, jusqu'au baptême, est celle-ci : *et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes* (Luc 2 ; 51 et 52).

A trente ans, après avoir enseigné déjà dans des synagogues de Galilée, Jésus, alors puissant par l'Esprit (Luc 4 ; 14) et n'ayant pas encore perdu tout espoir d'agir sur les siens, veut encore aller à eux pour essayer de vaincre leur cœur : il se rend à Nazareth. On se rappelle l'accueil qu'il y reçut et la donnée de Luc d'après laquelle les Nazaréens auraient même voulu le précipiter en bas de la montagne.

Après cette dernière tentative, Jésus ne peut plus avoir d'illusion sur les sentiments de ses proches : tout est bien fini : il peut goûter toute l'amertume de la parole qu'il leur a dite en même temps qu'à ses compatriotes : « *Un prophète n'est sans honneur que dans sa patrie, dans sa parenté, ou dans sa famille !* »

Il s'enfuit alors de Nazareth, le cœur déchiré. *N'aime-t-on pas davantage ceux à qui l'on veut du bien, alors même qu'ils vous font le plus souffrir ?* Une deuxième fois, Jésus avait espéré toucher le cœur des siens et de tous ceux qui l'avaient connu ; une deuxième fois il avait été rebuté. Mais il les aime encore et plus il les sent incrédules, plus il souffre à cause d'eux, dont il avait rêvé jadis de faire les prémices de son œuvre.

Lors de la fête des tabernacles, aux railleries de ses frères qui devaient lui percer le cœur comme autant de coups d'épée, il répond que l'heure n'est pas encore venue pour lui de se manifester comme ils le lui demandent et il essaie doucement de leur faire comprendre pourquoi il ne peut leur accorder ces prodiges extérieurs qu'ils désirent tant : ils n'ont rien à crain-

dre de la part du monde qui ne les connaît pas et ne les hait point ; aussi tous les temps peuvent-ils leur paraître propices, pour une glorieuse manifestation ; mais lui, le monde le hait, parce qu'il lui dénonce son hypocrisie et la méchanceté de ses œuvres. Ira-t-il donc, avant que son œuvre soit achevée, s'exposer à un sacrifice inutile et prématuré ? — Il ne le faut pas : rendez-vous à cette fête ; quant à moi je reste, car mon temps n'est pas encore accompli. Un jour viendra où j'aurai le triomphe dans la mort. Mais ce jour n'est pas encore venu.

Quelle douceur dans ces paroles de Jésus ! Point d'anathèmes ni de reproches pour ceux qui ne croient pas en lui : mais la patience et l'affirmation continuelle de la vérité qu'il essaie toujours de faire triompher dans les cœurs les plus rebelles. Et à côté de cette douceur de Jésus, comme l'on sent qu'il souffre : « *le monde me hait !* ». Se représente-t-on jamais assez toute la souffrance indicible qu'un cœur aimant peut éprouver, en laissant tomber ces paroles si profondément tristes : *le monde me hait !* Et les frères ne comprennent pas, ne sentent pas tout ce qu'il y a de douleur infinie dans ce cri de leur aîné et la grande part pour laquelle ils y entrent.

C'est à Capernaüm que la question des relations de famille devait se poser d'une façon définitive et brutale. Quand les messagers des siens vinrent lui dire : ta mère et tes frères sont là dehors et te cherchent, en une vision rapide, Jésus eut l'intuition de ce qu'ils avaient projeté contre lui. Alors, angoissé, il dut se demander avant de répondre : le Père Céleste exigerait-il donc jusqu'au sacrifice de mon amour pour les miens ? Puis, apercevant la foule qui l'entourait anxieuse, pressentant peut-être un danger et préoccupée de savoir ce qu'il allait faire, Jésus ayant jeté sur eux tous un long regard d'affection répondit : « *qui est ma mère et qui sont mes frères ?* » Certes, pour les proches incrédules, c'était bien là la réponse d'un fou, c'était bien encore la répétition de la scène du temple.

Mais pour les auditeurs qui entouraient Jésus et qui, pour l'avoir écouté souvent, connaissaient la forme paradoxale parfois

de ses discours, c'était moins une parole dure qu'une parole incompréhensible.

Jésus l'avait dite à dessein et les circonstances nous l'expliquent. En effet représentons-nous ce qui se passe : au moment même où Jésus répondait aux attaques des Scribes, où il essayait de leur faire comprendre que l'esprit qui était en lui était l'esprit de Dieu, non pas celui d'un démon et qu'il fallait craindre de le blasphémer, dans un moment aussi grave, aussi capital, il est interrompu brusquement, troublé dans son enseignement par l'appel insolite et brutal de ses proches. Or Jésus avait compris leurs intentions : en un instant il prend conscience de son devoir présent.

Faudra-t-il, pour obéir à sa mère, se rendre auprès de ceux qui, par inintelligence et incrédulité, voudraient, en employant la force, l'empêcher de faire une œuvre que lui seul peut accomplir ? Faudra-t-il aller à ceux qui déjà même ont troublé son enseignement ?

Faudra-t-il, pour obéir aux hommes, aller à ceux pour qui il est un sujet de scandale et en qui il n'a aucun espoir d'agir jamais efficacement ?

Ou bien faut-il, pour obéir à Dieu, rester auprès de ceux qui l'écoutent et à qui il sait qu'il fait du bien ? Ne serait-ce pas là la vraie famille, tous ces pauvres cœurs meurtris qui cherchent la consolation, tous ces persécutés qui cherchent la justice, tous ces déshérités de la nature et de la vie ? Ah ! prendre cette humanité et l'élever jusqu'à Dieu par un peu de foi, de justice et d'amour, n'est-ce pas là la grande œuvre du Royaume ?

Le parti de Jésus est vite pris : s'il lui faut encore accomplir un sacrifice, pour la gloire du Père Céleste et pour l'accomplissement de son œuvre, le sacrifice sera fait, si dur qu'il puisse être.

Alors, pour faire servir même une interruption à l'efficacité de son enseignement, après avoir dit : « *Qui est ma mère et qui sont mes frères ?* », Jésus ajoute en regardant ses auditeurs : « *Voici ma mère et mes frères : faire la volonté de Dieu, c'est être mon frère, c'est être ma sœur, c'est être ma mère.* »

Comment apprécier cette parole ? Il ne faut surtout pas que nous la jugions sans tenir compte de la circonstance dans laquelle elle a été prononcée. Jésus conseille d'autant moins d'abandonner sa famille, pour se mettre au service exclusif de Dieu, que pour lui, aimer Dieu, c'est aussi aimer son prochain, comme servir Dieu, c'est aussi servir son prochain. Mais il peut se présenter des cas dont la conscience de l'homme, éclairée par l'Esprit de Dieu, est seule juge, où il est nécessaire que l'homme choisisse entre Dieu et les siens, où *il faut laisser les morts enterrer leurs morts !*

Jésus n'a jamais eu devant les yeux un idéal monastique quelconque. Il n'a jamais envisagé comme un état parfait par excellence un état dans lequel la créature, absolument inactive, se répandrait en fastidieuses et interminables prières. Mais, ce qu'il a voulu montrer à l'homme, c'est que, dans certaines circonstances, plus que jamais la créature appartient à son véritable créateur et doit réaliser sa destinée, qui est d'obéir !

L'important, pour Jésus, était de faire entrer les âmes dans le royaume spirituel qu'il était venu fonder et où devait se constituer peu à peu la grande famille de tous ceux qui font la volonté de Dieu et que Jésus peut alors, par amour, adopter comme frères et sœurs et mères.

Aussi demandait-il le don du cœur immédiat et sans partage : « *toi, suis-moi.* ». Il le demandait entier, parce qu'il le voulait parfait ; il le demandait immédiat, parce qu'il considérait qu'en présence d'un appel de Dieu, l'homme ne devait avoir ni hésitation ni faiblesse. Du reste, le monde n'allait-il pas finir ?

Sur ce point, Jésus ne s'est pas écarté (*ou n'a pas voulu s'écarter, pour être mieux compris*) des croyances de son temps.

Qu'importaient alors les attaches terrestres ? L'essentiel était de penser à la vie à venir et de se préparer à y entrer. Qui est ma mère et qui sont mes frères si leur volonté est antagoniste de celle de Dieu : *L'important est de faire la volonté de Dieu !*

Un passage que nous lisons dans Luc 11 ; 27-28 confirme encore ce que nous venons de dire : « *Pendant qu'il parlai*

« ainsi, une femme éleva la voix, au milieu de la foule et s'écria :
« heureuses les entrailles qui t'ont porté, heureux le sein qui
« t'allaita. Mais lui répondit : heureux plutôt ceux qui écoutent
« la parole de Dieu et qui la gardent ! »

..

Accuser Jésus de ne pas avoir aimé sa mère ou ses frères, serait ne rien comprendre au but de ses paroles non plus qu'à son œuvre de chaque jour : l'avancement du règne de Dieu sur la terre, c'est-à-dire du règne d'amour qui devait, dans la paternité divine, réaliser la grande fraternité humaine.

Lorsqu'aux *noces de Cana* Jésus avait dit à sa mère : « femme, qu'y a-t-il entre moi et toi, mon heure n'est pas encore venue ? » il ne sacrifiait nullement son amour filial, mais il faisait déjà comprendre doucement à sa mère qu'elle n'avait pas à intervenir, même forte de son autorité maternelle, dans une œuvre pour laquelle Dieu seul peut faire connaître sa volonté et fixer les temps et les moments. Comprenant d'ailleurs le peu de foi qu'il y avait au fond de la parole de Marie et déterminé à lui faire saisir, dès les premiers mots, le fond de sa pensée, Jésus ne lui avait pas dit : *ma mère*, mais *femme* ! et ce simple mot voulait dire : tu doutes de moi et tu voudrais cependant intervenir dans l'œuvre du Royaume ? La créature est-elle donc plus grande que son créateur ? Une telle intervention ne saurait t'appartenir : pour moi tu es toujours ma mère et je t'aime ; mais quant à mon œuvre, qui est pourtant celle de Dieu et dont tu doutes et dans laquelle, même incrédule, tu voudrais avoir un rôle, *ta maternité ne te crée aucun droit : femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ?*

Un commentateur, *M. Godet*, voit dans cette scène *des noces de Cana*, dans ce premier miracle « fait comme en famille » un adieu royal de Jésus à ses relations de parenté. C'est aller un peu vite et donner au mot *γυνή* une importance trop grande. Nous ne croyons pas que cet « adieu royal », si adieu il y a, puisse être daté déjà de la scène de Cana, qui, nous l'avons vu, se place

entre la scène de Nazareth et celle de Capernaüm non seulement au point de vue de la chronologie, mais encore de l'évolution même que nous avons marquée.

Cet *adieu royal* se placerait très bien au contraire au moment de la scène de Capernaüm ; mais à Capernaüm comme à Cana, c'est toujours à l'égard de l'œuvre du Royaume et en tant que Jésus accomplit cette œuvre que Marie n'est plus *μήτηρ* mais *γυνή*.

Cela posé, comment expliquerons-nous certaines paroles de Jésus relatives aux relations de famille et dont la forme est si rude qu'elle peut être, pour quelques-uns, un objet de scandale ? Si Jésus les a prononcées, c'est qu'il voulait justement que leur forme rude frappât d'autant mieux l'esprit de ses auditeurs et que leur mémoire, ainsi brusquement éveillée, en conservât pour longtemps le souvenir. C'est qu'il voulait, à tout prix, exciter dans le cœur de l'homme le désir de servir Dieu et de se donner à lui complètement, comme lui-même s'était donné, afin que le Père, à son tour, pût se donner aussi parfaitement.

Il ne faut pas oublier que Jésus avait affaire à une race incrédule et obstinée dans ses préjugés. Il se voyait donc d'autant plus souvent obligé d'employer les formes de langage les plus vives, afin de forcer, pour ainsi dire, l'attention de ses auditeurs et de leur mettre, bon gré mal gré, dans l'esprit et dans le cœur, le bon levain qu'il voulait y faire pénétrer.

« *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas et son père et sa mère et sa femme et ses enfants et ses frères et ses sœurs, plus encore, sa propre vie, il ne peut être mon disciple !* »

Telle est l'une des formes si rudes des paroles de Jésus (Luc 14 ; 26 ; comp. Matth. 10 ; 37, 38 = Luc 12 ; 51-53, *passim*).

Comme l'on comprend avec quelle peine Jésus avait dû se résigner à prononcer cette parole, saisissante expression d'une expérience faite ! Le texte de Marc 10 ; 29 en donne un commentaire précis :

« *En vérité, je vous le dis, il n'est personne qui après avoir
« laissé une maison ou des frères, des sœurs, une mère, un père,*

« ou des enfants, des champs, à cause de moi et de l'évangile, ne
« reçoive au centuple, dès maintenant, en ce temps : des maisons,
« des frères, des sœurs, des mères, des enfants et des champs, avec
« des persécutions et dans le siècle à venir la vie éternelle ! »

C'est-à-dire : l'œuvre du Royaume exige que vous vous donniez corps et âme, non pas pour briser à jamais les attaches naturelles de la famille, mais pour que vous les étendiez au contraire et à tel point que vous puissiez les retrouver, plus vives encore, dans l'amour de tous les hommes, qui sont vos frères. C'est ainsi que vous recevrez au centuple. Vous aurez à souffrir : N'ai-je pas souffert moi-même ? Mais si vous entrez un jour dans le Royaume, vous y trouverez, devenus enfants de Dieu, la certitude impérissable de la vie éternelle !

Quel élargissement dans cette notion de la grande famille humaine et quelle beauté dans cet élargissement ! Peut-il être maintenant question d'abandon ou de séparation, puisque tout se retrouve et s'unifie en Dieu, source éternelle de tout ce qui existe ?

Que celui qui serait tenté de croire que Jésus, en prononçant les paroles qui précèdent, avait rompu définitivement tout lien d'affection entre sa famille et lui, se reporte au dernier passage que nous avons étudié : celui de Jean 19 ; 26. Il sera bientôt édifié sur les sentiments réels de Jésus à l'égard des siens.

A l'heure même où cloué sur la croix, il peut sentir déjà les affres de la mort, Jésus manifeste encore l'expression la plus pure de son amour filial. Quand il aperçoit sa mère au pied de la croix, sa mère accourue par un dernier sentiment de pitié et toujours plus affaissée sous le poids d'une destinée qui lui paraît vraiment trop dure et qu'elle ne comprend toujours pas, Jésus, voyant tout ce qui, dans un pareil moment, peut troubler encore ce cœur faible et incrédule et apercevant à côté d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « femme, voilà ton fils ! ». Marie doutait encore plus, maintenant que la mort était là et que tout semblait s'effondrer autour d'elle et c'est pourquoi Jésus lui dit encore : femme ! et non pas mère ! Son heure est

venue maintenant. Marie ne se rappelle-t-elle rien ? Elle était incrédule à Cana, quand elle avait poussé Jésus à se manifester glorieusement comme le Messie. Maintenant, sur la croix où il meurt, après avoir vaincu le monde, ne comprend-elle pas que se trouve clouée la victime la plus noble qui ait jamais été offerte à Dieu ! Elle avait demandé jadis une manifestation glorieuse ; qu'espérait-elle donc de plus grandiose encore que ce spectacle d'un Sauveur crucifié pour avoir aimé ?

Alors, comme sa mère anéantie par tous ces coups de la destinée et le cœur toujours fermé, déchirée peut-être, mais non vaincue, ne trouve pas une parole pour répondre à son fils, Jésus, s'adressant au disciple qu'il aimait et qui était accouru lui aussi le cœur ulcéré, lui dit en désignant Marie : « *Voilà ta mère* ».

N'était-ce pas l'amour filial le plus tendre et le plus sincère qui faisait ainsi parler Jésus, malgré tous les souvenirs de l'incrédulité passée et présente encore de sa mère ? Et n'était-ce pas à l'affection éprouvée de Jean qu'il confiait ce qu'il avait de plus cher, dans le secret espoir que son disciple parviendrait peut-être, un jour, à convaincre enfin l'incrédule ?

Comme on voit bien, par cette scène sublime, que ce qui avait été rompu entre Jésus et sa mère n'avait été que la relation toute extérieure, mais jamais le lien d'amour, toujours aussi fort du côté de Jésus !

Dans la pensée du Crucifié, qui mourait avec la pleine certitude de la résurrection, ce lien terrestre devait être bientôt remplacé par un lien spirituel et impérissable, celui qui unit toute âme croyante à son Sauveur et par le Sauveur à son Père céleste.

..

Concluons : Jésus a aimé les siens jusqu'à la mort ; mais faire son œuvre, l'œuvre essentiellement divine et spirituelle pour laquelle il était venu et avait été envoyé, tel a toujours été son unique objectif. Il fallait, pour l'accomplir, surmonter tous les

obstacles, quels qu'ils fussent ! Le jour où les liens de famille menacèrent de devenir une entrave absolue, malgré les déchirements de son âme, Jésus ne craignit pas de les briser, dans ce qu'ils avaient de matériel, comme on sent qu'il brisera de même avec son peuple, le jour où cela deviendra nécessaire (Luc 4 ; 14-31) et cela, parce qu'il ne se sentait pas libre de se laisser arrêter dans son œuvre par des obstacles extérieurs d'aucune sorte et que sa conscience de Messie le mettait au-dessus de tous les préjugés comme des affections étroites et aveugles.

La scène de Capernaüm a marqué la rupture extérieure définitive des liens de famille. Mais cette rupture n'a jamais supprimé ou diminué l'affection de Jésus pour les siens. *Jamais elle n'a été un abandon* : seulement dès ce jour, Jésus avait conquis sa liberté. Il pouvait continuer son œuvre, jusqu'au temps marqué par le Père céleste.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, si nous essayons maintenant de dégager, parmi les impressions multiples qu'elle nous laisse, une pensée précise, nous pouvons affirmer d'abord que *jamais la figure du Christ ne nous a paru plus grande qu'au travers de toutes les calomnies dont il a été abreuvé.*

Celui qui a répondu à la haine par l'amour, Celui qui par sa stature parfaite s'est montré véritablement Fils unique de Dieu, dans ses paroles et dans ses œuvres, et dont l'Esprit éternellement vivant peut apporter à notre cœur les puissances de la résurrection, *est bien digne de notre amour et de notre adoration.*

Mais il nous faut le saisir, au travers de tous les récits des hommes, par l'élan d'une libre foi, indépendamment des formules et de la lettre qui tue. C'est ce que cette étude nous a contraint de faire, par les contradictions mêmes qu'elle nous a présentées. Et nous avons la joie de pouvoir dire que *loin d'affaiblir notre foi, elle l'a fortifiée en l'éclairant.* C'est ainsi qu'elle nous permet de répéter à la fin de ce travail ce que dirent un jour quelques Samaritains :

*« Ce n'est plus sur tes paroles que nous croyons ; car nous
« l'avons entendu nous-mêmes et nous savons maintenant qu'il
« est véritablement le Sauveur du monde. »*

Jean 4 ; 42.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu :

Le Président de la Soutenance,

EDMOND STAPFER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	3
Désignation conventionnelle des manuscrits des évangiles en lettres onciales et des anciennes versions cités dans cette étude	5

PREMIÈRE PARTIE

LES TEXTES	9
Classification des textes.	11
CHAPITRE I : Étude des textes parallèles dans les synoptiques. .	13
Détermination du texte le plus ancien (§ 5).	39
CHAPITRE II : Étude des textes du quatrième évangile	48

DEUXIÈME PARTIE

RÉSULTATS DE L'ÉTUDE DES TEXTES	57
INTRODUCTION	59
CHAPITRE I : De l'attitude des proches de Jésus à son égard. . .	61
CHAPITRE II : De l'attitude de Jésus à l'égard de ses proches . .	85
CONCLUSION.	95

